




NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY  
TRENT UNIVERSITY



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation







# Les Fleurs de Givre

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LES QUÉBECQUOISES (poésie).

LES MINES D'OR DE LA BEAUCE.

LES FEUILLES D'ÉRABLE (poésie).

LE LAURÉAT.

LES DEUX COPAINS.

NOS IMMORTELS.

A PROPOS DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE (prose et poésie).

LES ASPIRATIONS (poésie). Ouvrage couronné par l'Académie française.

LES RAYONS DU NORD (poésie). Ouvrage couronné par l'Académie française.

EN PRÉPARATION :

L'ÉPOPÉE CANADIENNE (poésie).

---



W. CHAPMAN

# Les Fleurs de Givre



ÉDITIONS DE LA REVUE DES POÈTES

15, RUE RACINE, 15

(PARIS VI°)

M CM XII

Tous droits réservés.

— — —  
*Tous droits réservés*  
— — —

# LE GIVRE

228455





*Depuis un mois il neige à flots. La nuit dernière  
Il a plu. Maintenant sous la froide lumière  
Du soleil hivernal le givre immaculé  
Étincelle aux rameaux du grand bois constellé.  
Quel séduisant tableau! quelle vaste féerie!  
Chaque fourré devient une cristallerie;  
Et les blancheurs du lait, de la nacre, du sel,  
De l'onyx, de l'argent, de la nappe d'autel,  
Sur les branches du pin, du chêne et de l'érable  
S'entremêlent dans une harmonie ineffable.  
Parfois des rayons d'or frappent l'arbre qui luit,  
Et l'on dirait alors qu'au milieu de la nuit  
Une fée a touché du bout de sa baguette  
Les fûts de la forêt solitaire et muette,*

*En a fait les piliers d'une église sans nom ;  
 On songe au merveilleux temple de Salomon,  
 Aux trésors apportés du Pérou par Pizarre.  
 Parfois sur ces piliers d'agate et de carrare  
 Une ombre passe et fait évanouir soudain  
 Le vif scintillement de ce nouvel Eden.  
 Et le bois assombri, que nul souffle n'agite,  
 Devient la grotte où pend la blanche stalactite ;  
 Le soleil, mi-voilé d'un nuage blafard,  
 Entre d'épais massifs glisse un tremblant regard,  
 Tandis qu'aux alentours un feu d'apothéose  
 Sur les rameaux vitreux met une lueur rose  
 Projetant sur la neige un reflet de vermeil.  
 Mais un nuage encor nous cache le soleil :  
 Le morne clair-obscur des vieilles basiliques  
 Filtre à peine à travers les fûts mélancoliques  
 Du temple indescriptible habité par l'Hiver ;  
 Puis tout à coup des traits lumineux fendent l'air,  
 Et, frappés par ces traits comme par un bolide,  
 Le frimas étoilé, le glaçon translucide,  
 Reprennent leur éclat ; et notre œil ébloui  
 S'enivre de nouveau d'un spectacle inouï,  
 Que ne saurait décrire aucune langue humaine.....  
 Est-ce un rêve?... Toujours une nouvelle scène  
 Du long panorama dessiné par le gel  
 Se déroule au sommet du grand bois solennel,  
 Comme un drapeau géant tissé de blanche soie  
 Sous la mitraille d'or du soleil qui flamboie.*

Tantôt, aux vifs rayons qui pleuvent du ciel bleu,  
 L'immensité s'embrase : on croirait que le feu  
 Dévore, comme en juin, la forêt centenaire.  
 Tantôt, dans plus d'un arbre inondé de lumière,  
 Par un mystérieux et magique travail  
 La branche se transforme en rameau de corail.  
 Tantôt, le chêne altier, qu'hier tordait Eole,  
 Prend l'aspect d'une immense et riche girandole.....  
 Tout ce que le ciseau patient du sculpteur  
 Dans le marbre ou le bois sait créer d'enchanteur  
 En ciselant le lis, le lotus et l'acanthé,  
 Scintille sous les arcs de la forêt géante.  
 Tout ce que le ciseau du maître à l'œil de feu  
 Peut, comme un blanc reflet de la maison de Dieu,  
 Déployer dans l'abside, autour du tabernacle,  
 Serait terne à côté de ce mouvant spectacle...

Mais peut-être demain le grand flambeau des cieux  
 Fera fondre les fleurs du givre radieux,  
 Et tout ce vaste éclat de prodige et de rêve  
 Devra s'évanouir comme la lueur brève  
 D'un espoir qui, parfois illuminant nos jours,  
 Brille quelques moments et s'éteint pour toujours.







# LES PREUX



# LES MARTYRS DU LONG-SAUT

Poème lu par son auteur, à la troisième séance du Congrès.  
du Parler Français, à Québec, le 26 juin 1912.



*A Sa Grandeur Monseigneur P. Bruchési,  
Archevêque de Montréal.*

Parcourez, attentifs, toute l'histoire humaine,  
De l'éclat de Ninive à la splendeur d'Athènes,  
Des travaux de Lincoln aux actes de Zénon,  
Du grand Démétrius au grand Napoléon,  
Et vous ne lirez pas de plus sublime page  
Que celle écrite, au bord de l'Ottawa sauvage,  
Avec un sang aussi hardi que généreux,  
Par des soldats français qui furent nos aïeux.

Champlain avait fondé Québec. La colonie,  
Grâce à son dévouement et grâce à son génie,

Qu'au berceau les enfants apprennent à bénir,  
Plongeait avec espoir son œil dans l'avenir.  
A l'appel de cet homme à la vaillance antique,  
Les fils de Loyola, traversant l'Atlantique,  
Étaient venus verser l'eau du baptême au front  
Du farouche Algonquin et du fauve Huron;  
Maintes tribus des bois s'alliaient à nos pères,  
Et les seuls Iroquois gardaient, dans leurs repaires,  
Où fumaient nuit et jour des cadavres sanglants,  
L'amour de l'embuscade et la haine des Blancs  
Dont le fer abattait les forêts séculaires.  
Déjà le bourg naissant de la Pointe-à-Callières  
Avait vu des héros, la croix ou l'arme aux mains,  
Tomber sous la fureur de ces monstres humains  
Qui promenaient partout le meurtre, l'incendie.....  
Et l'âpre et courageux colon de Normandie  
N'osait fouiller le sol aux abords d'un bosquet  
Sans avoir déposé près de lui son mousquet  
Sous les yeux vigilants de quelque sentinelle.

Un jour, le vent des bois apporta sur son aile  
La rumeur que, rêvant de combler les horreurs  
De ses assauts sans fin contre nos laboureurs,  
La peuplade, encor plus barbare et frénétique,  
S'apprêtait à noyer tous les Francs d'Amérique  
Dans un fleuve de sang, que pas un pionnier  
Ne devait échapper au désastre dernier  
Pour l'aller raconter à la mère patrie.

Quel homme sauvera Québec, Ville-Marie,  
Trois-Rivières, sur qui, l'enfer dans le regard,  
Marchent les Iroquois?

— Moi, dit Adam Dollard,  
Presque un adolescent, né sur le roc celtique.

Et, sans tarder, nourri du pain eucharistique,  
Qui triple le courage au cœur de tous chrétiens,  
L'altier Breton, suivi de seize Laurentiens,  
Jeunes comme leur chef, sous l'œil de Maisonneuve  
Toujours stoïque et grand aux heures de l'épreuve,  
Quitte la plage où brille aujourd'hui Montréal,  
Et, certain de mourir dans un combat brutal,  
Qui peut-être fera vivre la colonie,  
Il perce, l'arme au poing, la forêt infinie  
Pour aller endiguer le fleuve menaçant  
Qui doit tout submerger de ses vagues de sang  
Et déjà gronde au fond des solitudes mornes.

A peine sous l'arceau des ramures sans bornes,  
Que le vent d'avril berce au-dessus de leurs fronts,  
Les nôtres sont rejoints par quarante Hurons  
Brûlant d'offrir au fier Dollard leur assistance  
Contre le sanguinaire ennemi qui s'avance.

Un pacte solennel est fait; et, sous un ciel  
De lapis, dont le pur éclat semble éternel,

Le Long-Saut, quatre jours plus tard, voit la poignée  
De ces héros obscurs, maniant la cognée,  
Réparer un vieux fort construit, non loin d'un mont,  
Par des Indiens amis..... Ils s'y retrancheront  
Pour attendre, en silence, au guet, dans la prière,  
Les démons tatoués sur le sentier de guerre.  
Et, pendant que Dollard se prépare au combat,  
Le voile de la nuit s'étend; le vent s'abat;  
La paix de l'infini descend sur la redoute;  
Pas un bruissement de feuille sous la voûte  
De la forêt ne rompt le calme solennel  
Qui plane sur le mont comme sur un autel :  
Seul le grondement sourd des cascades prochaines,  
Coupé du sifflement des haches sur les chênes  
Et les pins entourant l'étroit rempart de pieux;  
Émeut le grand désert sauvage et giboyeux;  
Et si quelque chasseur, marchant à l'aventure,  
Passait près du fortin caché par la ramure  
D'arbres portant leur cime altière jusqu'aux cieux,  
Sans doute il entendrait — murmure harmonieux  
Où palpitent l'espoir, l'amour et le mystère —  
Les Français réciter, front nu, le *Notre Père*.....

Cependant le sommeil clôt plus d'un œil lassé  
Dans la redoute obscure où tout bruit a cessé.  
Mais le chef des vaillants, toujours anxieux, veille  
Et penche, à tout moment, au dehors son oreille,

Et, comme auréolé d'un étrange reflet,  
Pieusement dans l'ombre égrène un chapelet  
Qu'au moment de quitter la côte d'Armorique  
Il reçut, disait-il, d'une main angélique.  
Tout à coup, dominant la voix sourde des eaux,  
Un hurlement éclate au milieu des roseaux  
Que les flots du rapide effleurent et balancent...  
Et huit cents Iroquois pêle-mêle s'élancent  
Contre la palissade... Echevelés, hagards,  
Fougueux comme chacals, panthères et jaguars,  
Avec de lourds leviers de chêne ouvrant des brèches  
Dans le fort, ils y font grêler pierres et flèches.  
En vain les Blancs du plomb de leurs mousquets tonnants  
Criblent-ils les nombreux agresseurs étonnants  
D'agilité féline et d'audace féroce ;  
En vain font-ils sur eux pleuvoir les coups de crosse ;  
En vain labourent-ils du bout de longs épieux  
Leurs bras nus et sanglants crispés autour des pieux ;  
En vain leur lancent-ils leurs haches à la tête :  
Rien ne les déconcerte et rien ne les arrête.  
A tout prix l'ennemi veut lutter corps à corps.  
Mais toujours Dollard voit avorter ses efforts ;  
Toujours le grand Breton et sa petite armée  
Repoussent, triomphants, la horde décimée.  
Et les corps pantelants de deux cents Iroquois  
Jonchent déjà le sol épouvanté des bois,  
Et plus d'un assiégé, percé d'un dard, succombe.

Le ciel resta serein devant cette hécatombe,  
Et la lune, glissant ses rayons à travers  
L'épaisse frondaison des chênes déjà verts,  
Jusqu'à l'aube éclaira l'attaque forcenée  
Des guerriers infernaux.

Cette lutte acharnée  
— Les Iroquois battus reçurent du secours —  
Se poursuivit ainsi durant douze longs jours.  
Confondus, furieux et fous, les cannibales,  
Incessamment courbés sous l'ouragan des balles,  
Hurlaient comme les loups harcelés par la faim,  
Mais, sûrs de triompher, renouvelaient sans fin  
L'assaut du fort tremblant et troué comme un crible,  
Tandis que, dévorés d'une soif indicible,  
Qui força les Hurons à désertter, un soir,  
Les Français combattaient sans renfort, sans espoir,  
Tour à tour ripostant et priant Dieu dans l'ombre.  
Ils avaient vu périr la moitié de leur nombre,  
Et plus déterminés que jamais à mourir,  
Dollard et ses héros brûlaient d'un seul désir :  
Stupéfier par des miracles de courage  
Les Peaux-Rouges de plus en plus ivres de rage.

Mais quel est donc le feu qui brûle dans le cœur  
Du soldat et lui fait, en déroute ou vainqueur,



Sous les plis en lambeaux d'une vieille bannière,  
Répandre tout son sang pour garder une terre  
Qu'un brutal ennemi tente de conquérir?  
Et pourquoi les Français semblent-ils mieux nourrir  
Que tous leurs fiers rivaux cette flamme féconde  
Capable d'embraser ou de sauver un monde?

Or, depuis Jeanne d'Arc, jamais un pareil feu  
N'avait électrisé le peuple aimé de Dieu,  
Jamais ses fils n'avaient, pour en marquer l'Histoire,  
Fait un geste aussi beau d'héroïsme et de gloire  
Que celui qui devait, béni par le Très-Haut,  
Rendre immortels les noms des martyrs du Long-Saut,  
Rappeler à toujours la défense homérique  
Qui sauva de la mort la Gaule d'Amérique.

Et Dollard répétait : — Il nous faut tous périr.  
Seul le bras du Seigneur pourrait nous secourir,  
Seule la mort mettra fin à la résistance.  
Nous défendons le seuil de la Nouvelle-France,  
Et, pour atteindre aux murs de Québec menacé,  
L'Indien devra marcher sur le dernier blessé ! —

Un matin que la lutte était plus âpre et noire,  
Que les Blancs n'avaient plus qu'une eau bourbeuse à boire,

Que le poste comptait à peine dix soldats,  
Grand comme Botzaris, Roland, Léonidas,  
Dollard, voyant s'ouvrir une nouvelle brèche,  
Prend un baril de poudre, y *cheville* une mèche,  
L'allume, et, d'une main qui n'a jamais frémi,  
Lance le formidable engin vers l'ennemi.....  
Mais un rameau mouvant l'arrête et le renvoie.....  
Et le baril fatal, en éclatant, foudroie  
Les derniers preux roidis dans un dernier effort.

Et quand le chef indien pénétra dans le fort  
Éclaboussé du sang de la troupe stoïque,  
Il vit — scène à la fois horrible et magnifique,  
Dont l'évocation fait battre tous les cœurs ! —  
Dollard, resté debout seul devant les vainqueurs,  
Noir de poudre, en lambeaux, de l'écume à la lèvre,  
Échevelé, les yeux agrandis par la fièvre,  
Achever à grands coups de hache les mourants,  
Pour les soustraire au scalp de bourreaux délirants,  
Puis, le crâne brisé par une arquebusade,  
S'affaïsser lourdement le long d'un camarade.

Devant tant de bravoure et tant de dévoûment,  
Les noirs envahisseurs, frappés d'effarement,  
Et n'osant attaquer nos bourgades guerrières,  
Reprirent le chemin de leurs lointains repaires

Sous les forêts du nord aux grands fourrés dormants.  
Mais avant de quitter les décombres fumants,,  
Ils ouvrirent — maudit soit l'instinct de leur race ! —  
Les corps des glorieux défenseurs de la place,  
Et, sûrs d'y puiser plus d'audace et de succès,  
Dévorèrent le cœur palpitant d'un Français,  
Après avoir brûlé jusqu'au dernier cadavre.....

Et l'on dit que, le soir de ce drame qui navre,  
Un vieux coureur des bois, attiré par le bruit  
Du baril explosé dans le poste détruit,  
Crut voir — ô vision aussi belle qu'étrange ! —  
Un doux fantôme blanc, une femme au front d'ange,  
Recueillir de la cendre encor chaude des peux  
Qui venaient de verser leur sang si généreux  
En couvrant de leurs corps la patrie éperdue,  
Puis, d'un geste embrassant la sauvage étendue,  
— Comme fait le semeur debout dans son enclos —  
L'épandre dans le vent qui caressait les flots,  
Les roseaux et les foins, les fleurs et les feuillages.

Cette cendre sacrée a fécondé nos plages ;  
Et là même où les troncs d'insondables forêts  
Se dressaient vers le ciel, les chênes du Progrès  
Balancent au soleil leurs rameaux forts et denses ;  
D'opulentes moissons de vertus, de sciences,

Dans un rayonnement d'aurore et d'idéal,  
Croissent sous l'infini de l'azur boréal;  
Là même où l'Iroquois tendait ses embuscades,  
Brillent de hauts clochers, de superbes arcades  
Réfléchissant les feux éblouissants de l'Art...  
Oui, grâce au dévouement sublime de Dollard  
Et de ses compagnons, au sein du Nouveau-Monde  
Notre race survit, grandit, essaime et fonde,  
En gardant sa croyance et sa langue et ses droits  
Par le livre, le soc, la parole et la croix.  
Oui, grâce à ces héros immortels, l'Espérance  
Caresse les enfants d'une seconde France;  
L'avenir radieux sourit aux rejetons  
Des tenaces Normands et des vaillants Bretons  
Qui, pour peupler nos bords, avaient quitté leurs côtes;  
La nef de nos destins, les voiles toutes hautes,  
Sous pavillon anglais cingle avec majesté  
Vers le port du Triomphe et de la Liberté !



# CADIEUX



## LÉGENDE (I)

*A l'honorable M. Philippe Landry,  
Président du Sénat Canadien.*

C'était aux jours déjà lointains où l'Iroquois  
Harcelait les colons, où les coureurs des bois,  
Nés sur le sol normand et le granit kymrique,  
Promenaient aux déserts vierges de l'Amérique  
La force et la valeur des preux du monde ancien.

Parmi ces *voyageurs* un jeune Laurentien,  
Cadieux, était surtout connu pour sa vaillance.  
Issu de laboureurs, au sortir d'une enfance  
Passée au bord d'un lac vaste comme le ciel,  
Cadieux avait quitté le foyer paternel

(1) Recueillie dans un chantier forestier de l'Ottawa par  
le regretté Docteur J.-C. Taché. (Note de l'éditeur.)

Pour aller partager, libre de tout servage,  
Le sort aventureux d'une tribu sauvage,  
Qui pliait le genou devant le crucifix.  
Les pères algonquins en lui voyaient un fils  
Et chérissaient un chef — le Chef-Blanc. A la chasse,  
Il avait l'inlassable adresse de leur race.  
Parlant maint dialecte indien, chaque printemps  
Il servait d'interprète aux multiples *traitants*  
Qu'attirait sur nos bords le trafic des fourrures.  
Et, l'oreille toujours ouverte aux cent murmures  
Des ondes et des bois, nuit et jour inspiré  
Par la grande nature au langage sacré  
Qui fit un immortel du mendiant Homère,  
Dans les immensités de notre plage austère  
L'aventurier devint poète, et ses chansons,  
Qu'il rythmait sur le vol des souples avirons,  
Abrégeaient la longueur de ses courses lointaines  
Sur les flots orageux et sur les eaux sereines  
Où le Progrès devait se frayer un chemin.  
La fille d'un sachem avait donné sa main  
A ce Laurentien aussi beau qu'intrépide.  
L'existence du preux coulait calme et limpide  
Comme un ruisseau d'azur, quand, un matin de mai,  
En voyage, il apprit d'un trappeur alarmé  
Que, prêts à se saisir de la hache de guerre,  
Les Iroquois du Nord, victorieux naguère  
D'Algonquins qu'ils avaient désarmés et soumis,  
Voulaient encor frapper leurs anciens ennemis.

A ce moment Cadieux descendait la rivière  
Des Outaouais, guidant de sa voix mâle et fière  
Un *parti* de chasseurs qui, dans de longs canots  
D'écorce surchargés de précieux ballots,  
Où luisaient peaux de lynx, d'ours, de castor, d'hermine,  
S'avançait vers les grands entrepôts de Lachine,  
Charmant l'écho des bois noyés dans la vapeur  
Avec les gais refrains du chansonnier-trappeur.

Un soir que le *parti* touchait presque au portage  
Des Sept-Chutes, séduit par l'aspect de la plage  
Et las de la pagaie, il tira ses *bouleaux*  
Sur un sable d'argent caressé par les flots,  
Pour y passer la nuit.

Or, bientôt, par prudence,  
Bien que rien n'indiquât, même au loin, la présence  
Des guerriers iroquois, Cadieux et ses amis,  
Perçant, aux alentours, les fourrés endormis,  
Commencèrent d'abattre orme, noyer et chêne,  
Pour s'en faire un rempart.

Mais les haches à peine  
Ont-elles résonné, que l'un des bûcherons,  
A travers le fouillis des rameaux et des troncs,

Voit des masques surgir et grimacer dans l'ombre.  
Ce sont les Iroquois qui s'avancent en nombre.  
Et soudain Cadieux clame : — En canot ! en canot !  
Fuyez !... Dérobez-vous dans les bouillons du *saut* !...  
Fuyez tous !... Moi, je reste, et, seul avec mon arme,  
Durant toute la nuit, je ferai du vacarme  
Pour tromper les démons. —

Et le hardi Chef-Blanc,  
Déchargeant son mousquet sous le grand bois tremblant,  
Dont le farouche écho gronde comme un tonnerre,  
Éloigne incontinent la bande sanguinaire  
Du rapide.

Et plus d'un camarade à Cadieux  
Jette, une larme à l'œil, un long regard d'adieux,  
Et tous, le front courbé, sur le bord de la berge,  
Implorent, confiants, le secours de la Vierge.

Furtivement lancés dans le gouffre aboyant,  
Les prudents fugitifs sans bruit vont payant...  
Voyez-les manœuvrer ! voyez-les dans la brume  
Qui s'élève de l'onde écumeuse qui fume !  
Ils filent, d'un trait sûr, entre de noirs brisants  
Ébranlés par l'assaut des grands flots rugissants.



Ils vont, les yeux dardés dans la vapeur livide.  
Jamais un canotier n'a *sauté* ce rapide.  
Ils vont, ils vont, ils vont, et les grands pins du bord  
Décroissent derrière eux comme un mouvant décor  
Que déroule sans fin une main invisible.  
Aux *crans*, où l'eau déferle avec un choc terrible,  
Quelquefois les canots ont l'air de se heurter;  
Mais toujours les trappeurs savent les éviter.  
Les roches maintenant se dressent plus nombreuses  
Dans le bouillonnement des lames furieuses.  
La flotille souvent disparaît tout d'un coup  
Sous le jaillissement de la vague qui bout  
Comme le flot marin fouetté par la tempête.  
Et les batelets sont des copeaux sur sa crête.  
Le *parti* va périr dans l'abîme écumant....  
O surprise ! ô miracle ! un fantôme charmant,  
Un ange aux ailes d'or, rayonne dans la brume,  
En avant des chasseurs, et, glissant sur l'écume  
De la vague, conduit du geste les esquifs  
A travers le dédale horrible des récifs.  
Et Cadieux, répétant de distance en distance  
Ses coups de feu, toujours trompe la vigilance  
Des Peaux-Rouges, qui n'ont pas vu les *voyageurs*  
S'éloigner, entraînés au fil des flots rageurs  
Du *saut* vertigineux, où la nuit sans étoiles  
Étend déjà les plis ténébreux de ses voiles.  
Par moments le divin pilote disparaît  
Sous le dais ondoyant de l'immense forêt,

Quand le danger paraît moindre pour la flotille ;  
Mais avec plus d'éclat l'ange de nouveau brille  
Pour lui montrer la route aux lacets mugissants  
Dès que les rocs plus drus se font plus menaçants.

Enfin les canotiers, épuisés par la lutte  
Contre les tourbillons de la septième chute,  
Entrent dans un bassin au cristal calme et clair  
A peine caressé par un frisson de l'air.  
Et, bientôt débarquant sur une large grève,  
Ils tombent à genoux, et, pendant que s'élève  
Vers le ciel l'action de grâces de ces preux,  
Le guide aérien, l'être mystérieux,  
Qui devant eux glissait tout à l'heure sur l'onde  
Brisant contre les rocs sa masse furibonde,  
Apparaît derechef, une dernière fois,  
Et, pour les éclairer dans l'ombre des grands bois,  
Son essor radieux illumine la plage.

Les fugitifs, cachés sous la forêt sauvage,  
Comme enivrés des bruits lointains du flot hurlant,  
Attendirent cinq jours l'héroïque Chef-Blanc.  
Mais, perdant tout espoir de le voir reparaître,  
Croyant que leur sauveur avait péri peut-être,  
Ou qu'il comptait encor, là-bas, sur leur retour,  
Ils battirent d'abord les fourrés d'alentour,

Scrutèrent du regard tous les coins du rivage,  
Puis, suivant le sentier tortueux du portage,  
Ils gagnèrent l'endroit où le vaillant Cadieux,  
Pour sauver ses amis, s'était séparé d'eux,  
Et, de là s'enfonçant dans la nuit insondable  
Des plus vastes forêts du pays de l'érable,  
Durant une semaine, ils cherchèrent en vain.....

Le héros vivait-il? Était-il mort de faim?  
Un Indien portait-il, pendue à sa ceinture,  
Ruisselante de sang, sa belle chevelure?  
Mystère !

Exténués, sans boussole, sans pain,  
Les chercheurs s'apprêtaient à rebrousser chemin,  
Quand soudain une croix brute, émergeant de terre,  
A quelques pas d'eux, leur expliqua le mystère.  
Et, s'étant approchés, mornes, silencieux,  
Au pied d'un pin géant ils trouvèrent Cadieux  
Mort et gisant au fond d'une fosse béante  
Qu'il avait pu creuser de sa main défaillante.  
Il semblait sommeiller, à demi recouvert  
D'un épais linceul fait de feuillage encor vert.  
Un sourire entr'ouvrait sa bouche froide et blême.  
Ses maigres doigts roidis étreignaient un poème  
Naïf comme son cœur, amer comme un sanglot,

Écrit sur un fragment d'écorce de bouleau ;  
Et sa face, gardant cette vague lumière  
Qu'au front des défunts met la suprême prière,  
Semblait, dans le silence et dans l'immensité,  
Réfléchir les rayons de l'immortalité.

Le poème trouvé dans la main noble et sainte  
Qui venait de l'écrire était une complainte.  
On y lisait l'adieu que l'aède-martyr  
Adressait à l'épouse au moment de mourir.  
On y croyait sentir encor frémir la lèvre  
Du malheureux tué par la faim et la fièvre  
En voulant échapper au Peau-Rouge cruel,  
On y croyait entendre encore ce qu'au ciel  
Il avait demandé, *par un si grand désolé*, (1)  
Lorsque sa tombe seule entendait sa parole.

Un jour, les bûcherons qui vont, tous les hivers,  
S'ensevelir au fond de nos mornes déserts,  
Se prirent à chanter la complainte héroïque.  
Deux siècles ont déjà passé sur l'Amérique  
Depuis qu'elle vibra pour la première fois.  
Elle résiste au temps et reste fraîche et neuve ;

(1) Dernier hémistichc du sixième couplet de la complainte trouvée dans la main de Cadieux couché dans sa fosse. (Note de l'éditeur.)

Et, tant que l'Ottawa coulera vers le Fleuve,  
Tant que le Saint-Laurent se perdra dans la mer,  
Tant qu'un Canadien-Français se dira fier  
De sortir de la race intrépide et féconde  
Qui sacra de son sang le sol du Nouveau-Monde,  
Tant qu'il se vantera d'honorer pour aïeux  
Les hardis pionniers qui firent sous nos cieux  
Germer le saint froment des œuvres les plus pures,  
Et tant qu'il aimera narrer les aventures  
Des vieux coureurs des bois croyants et courageux,  
Quelqu'un répétera les couplets de Cadieux.





# MONTCALM

Poème lu devant le monument du héros de Carillon, à Vestric-Candiac, France, par M. Dumazert, du Théâtre national de l'Odéon, le 23 juillet 1910.

## I

Le front nimbé des purs rayons de la fierté,  
Le torse débordant de la sève féconde  
Qui gonfle les rameaux de l'arbre Liberté,  
Cent ans au Canada la France avait lutté  
Pour peupler de ses fils le sol de tout un monde.

Cent ans Bretons, Normands, Picards et Saintongeais.  
Avaient, maîtres nouveaux d'une nouvelle terre,  
Poursuivi noblement d'audacieux projets  
Et vaincu, sur les eaux, dans les champs, les forêts,  
La vieille Barbarie et la vieille Angleterre.

Mais les âpres soldats d'Albion, plus nombreux,  
Menaçaient d'écraser ces gagneurs de batailles.  
Les agresseurs déjà triomphaient, car nos preux  
A travers l'Océan farouche et ténébreux  
Vainement imploraient des renforts de Versailles.

Louis quinze était sourd à leur appel navrant  
Cependant l'odieux et funeste monarque,  
Honteux d'abandonner le Canada mourant,  
Dépêcha vers les bords lointains du Saint-Laurent  
Un guerrier du Midi, qu'eût exalté Plutarque.

Et Montcalm traversa l'Atlantique écumeux.  
Le paladin, épris des héros de Corneille,  
Fidèle au souverain, fier d'ancêtres fameux,  
Dès sa jeunesse avait, intrépide comme eux,  
Accompli des exploits dont l'esprit s'émerveille.

Fougueux comme Kléber, humble comme Marceau,  
Fascinant ses soldats, cet homme de génie,  
Chez qui toute infortune éveillait un écho,  
Pouvait, malgré l'échec du brave Dieskau,  
Dans un tragique effort, sauver la colonie.

Et dans la paix des bois il captive le cœur  
Des farouches Indiens; il noue une alliance



Capable d'endiguer le flot spoliateur.  
Tous les bras sont tendus vers le libérateur  
Qui promet le salut de la Nouvelle-France.

Et, confiant, guidé par l'astre du Destin,  
Il attaque deux forts, y bat Mercer et Moore,  
Y fait maints prisonniers, un opulent butin.....  
Chouaguen et William-Henry diront sans fin  
Les prodiges que sait enfanter la bravoure.

Abercromby, l'audace au front, l'épée au clair,  
Sur Carillon cerné bientôt se précipite.  
Jamais le fier Montcalm n'apparut aussi fier.  
Six heures il affronte un ouragan de fer.....  
Et, le soir, les couleurs anglaises sont en fuite.

Un long *Te Deum* fait répéter aux échos  
Que par les Francs Dieu frappe encore pour l'Histoire ;  
Et l'ange du pays vient baiser nos drapeaux  
Et couvrir de lauriers plus brillants et plus beaux  
Nos preux ivres de joie et tout chargés de gloire.

## II

Mais la famine va torturer les colons  
Qui depuis bien des jours poussent des cris d'alarmes.

Pendant que nos soldats luttent sous des haillons,  
Vergor et Bigot font danser les millions,  
Se repaissent du sang de la patrie en larmes.

Et le grand dictateur Pitt jure à l'univers  
De sauver son pays condamné par Walpole,  
De faire à ses marins dompter toutes les mers  
Et promener, malgré trahisons et revers,  
Son pavillon vainqueur de la Floride au Pôle.

Le nouveau Du Guesclin sans peur et sans égal  
Ne peut que prolonger l'existence virile  
De Québec épuisé, marqué du sceau fatal.....  
« Je serai Fabius et non pas Annibal »,  
Dit-il au lendemain d'un triomphe inutile.

Du feu des dévoûments constamment dévoré,  
Consacrant tout son être au Canada qui sombre,  
Il répète souvent : « Je m'ensevelirai  
Sous les débris fumants du pays engouffré  
Plutôt que de céder à la force du nombre ! »

Et Bougainville en vain va supplier la cour  
De secourir un peuple exaspéré qui pleure  
Tandis qu'à Trianon danse la Pompadour.

Montcalm abandonné doit — il l'a dit, un jour —  
Du suprême désastre entendre sonner l'heure.

## III

L'heure sonna bientôt. — Guidés par un Judas  
Des bords du Fleuve au front d'une haute falaise,  
Dans une vaste plaine, un matin, l'arme au bras,  
Apparurent, non loin du camp de nos soldats,  
Dix mille champions de la bannière anglaise.

Le fier marquis courut, suivi de ses héros,  
Du grand Wolfe attaquer la phalange homérique.....  
Oh ! qui pourra chanter sur des rythmes nouveaux  
La bravoure et l'élan des bataillons rivaux  
Qui devaient décider du sort de l'Amérique ?

Le combat fut aussi meurtrier qu'inégal.  
Le souffle des lions gonflait chaque poitrine.  
Montcalm périt, les reins percés du fer brutal,  
Mais sans voir des Anglais l'orgueilleux général  
Arborer son drapeau sur Québec en ruine.

Wolfe tomba lui-même en la mêlée, heureux  
D'entendre en expirant des clameurs triomphales.  
Par le nombre écrasés, nos guerriers valeureux,

Devant qui tant de fois avaient fui tant de preux,  
Venaient de reculer sous la grêle des balles.

La Déroute emporta ces combattants fougueux  
Dont Crémazie a dit les tragiques prouesses.....  
Le sort jaloux, hélas ! trahissait nos aïeux ;  
Et dans les bourgs naissants, la veille encor joyeux,  
Éclatèrent bientôt de longs cris de détresse.

Un deuil sans nom couvrit nos champs et nos forêts ;  
Et, comme l'albatros blessé, traînant son aile,  
L'antique drapeau blanc, troué par les boulets,  
S'abaissa sous l'essor de l'étendard anglais  
Et s'enfuit pour toujours vers la Gaule immortelle.

#### IV

Plus d'un siècle a passé sur Québec grandissant  
Depuis l'heure où, ployant sous la désespérance  
Qui torturait un peuple à peine adolescent,  
Nos pères, noirs de poudre et maculés de sang,  
Y virent s'envoler les couleurs de la France.

Plus d'un siècle a passé ; mais toujours sous nos cieux  
Nous vénérons Montcalm, nous chérissons la race  
Dont sortit ce vaincu superbe et glorieux.

Pour nous son souvenir, vivace et radieux,  
Auprès du conquérant a servi de cuirasse.

Montcalm, mort, peut encor rappeler au vainqueur  
Que les vrais Canadiens, sentant dans leur artère  
Le sang qui cinquante ans fit battre son grand cœur,  
Sont dignes de marcher au chemin de l'Honneur  
A côté des enfants de la noble Angleterre.

Oui, grâce au dévouement de cet audacieux,  
Sous les plis triomphants du drapeau britannique  
Nous marchons fièrement et l'espoir dans les yeux,  
Loyaux, nous conservons le parler gracieux  
Apporté sur nos bords du fond de l'Armorique.

Oui, Montcalm est toujours couronné du rayon  
Qui resplendit au front des plus grands capitaines;  
Et, comme Washington illustra l'Union,  
Sur les deux continents l'homme de Carillon  
Sut immortaliser les plages canadiennes.

Du pays du condor au pays de l'eider,  
Sous la solive brute et la voûte idéale  
Son nom de patricien, harmonieux et clair,  
Brille de la splendeur que dans les nuits d'hiver  
Déroule en notre ciel l'aurore boréale.

Rien ne peut de ce nom ternir l'éclat serein,  
Et, défiant le temps, l'oubli, l'indifférence,  
Impérissable, il doit survivre au double airain  
Dressé, pour honorer le héros souverain,  
Sur le sol généreux de l'une et l'autre France.

Et de même qu'un jour, aux bords laurentiens,  
Wolfe et Montcalm mourants — ô le sublime rôle ! —  
Formèrent de leur sang chaleureux les liens  
Qui font fraterniser, sous les toits canadiens,  
Les fils de l'Albion et les fils de la Gaule ;

De même, en érigeant les monuments jumeaux  
Qui diront la valeur du paladin stoïque  
Tombé comme le grand Roland à Roncevaux,  
Nous avons pour toujours uni de nœuds loyaux  
Les Francs de l'ancien monde aux Francs de l'Amérique.



# DEBOUT, CANADIENS-FRANÇAIS !



## CHANT NATIONAL (I)

Nous sommes des fils de guerriers,  
Et nos pères, pleins de vaillance,  
Vinrent au bord d'un fleuve immense  
Planter leurs étendards altiers.  
Durant un siècle, sur nos plages  
Ces lutteurs au bras redouté  
Pour la France et la chrétienté  
Déployèrent tous les courages.

Debout, Canadiens-français !  
Luttons comme ont lutté nos pères !  
Au milieu de races prospères,  
Déroulons au vent du Progrès,

(1) Musique de Roch Lyonnais.

Qui souffle à travers les forêts,  
Nos vieilles et saintes bannières !  
Luttons comme ont lutté nos pères !

Debout, Canadiens-français !

Forts d'une foi que rien n'émeut,  
Comme les Croisés, leurs ancêtres,  
Ces preux, marins, soldats et prêtres,  
Partout répétaient : « Dieu le veut » !  
Jusqu'aux glaçons géants du Pôle,  
De l'Équateur au Groenland,  
Ils dirent, dans leur noble élan,  
Les refrains bénis de la Gaule.

Debout, Canadiens-français !

Ils furent grands dans le danger,  
Ils furent beaux dans les batailles...  
Mais, hélas ! la cour de Versailles  
Céda leurs bords à l'étranger.  
Orgueilleux, malgré la conquête,  
Ces hommes au cœur de lion  
Sous la bannière d'Albion  
Ne courbèrent jamais la tête.

Debout, Canadiens-français !



Fidèles aux maîtres nouveaux,  
Et toujours pleins d'ardeurs guerrières,  
Pour chasser l'Aigle des frontières,  
Nous avons suivi leurs drapeaux.  
Des conscrits, altérés de gloire,  
Vainquirent un peuple aguerri;  
Et le nom de Salaberry  
Luit comme un soleil dans l'Histoire.

Debout, Canadiens-français !

Le sang ne rougit plus nos prés;  
L'astre du Travail y flamboie,  
Et sur tous nos foyers en joie  
La Paix répand ses fruits dorés.  
L'Espoir de ses rayons inonde  
Tous les cœurs et tous les cerveaux...  
Demain nous serons les rivaux  
Des grands peuples de l'ancien monde.

Debout, Canadiens-français !



# L'ANNÉE CANADIENNE



*A Alfred Brun.*



*Tu n'as jamais sondé des yeux l'immensité  
De nos bois giboyeux, de nos fertiles plaines ;  
Notre fier Saint-Laurent n'a jamais reflété  
Ta voile dans les plis de son grand flot bleuté...  
Et tu t'épris pourtant des plages canadiennes.*

*Tu chéris le passé qu'avec tant de succès  
Crémazie évoqua sur sa lyre attendrie.  
Notre histoire, là-bas, t'enflamme, car tu sais  
Que tes nobles aïeux ont de leur sang français  
Fécondé pour toujours le sol de ma patrie.*

*Mais je crains bien d'avoir espéré vainement  
Étreindre sous mon ciel ta main chaude et loyale.  
Aussi, pour te montrer, malgré l'éloignement,  
Ce ciel tout à la fois rigoureux et clément,  
J'ai dessiné les mois de la terre natale.*

*Mais il m'aurait fallu les crayons immortels  
Échappés à la main d'un Virgile ou d'un Dante...  
Je rêve, malgré tout, qu'aux vieux champs paternels  
Tu croiras reconnaître en mes humbles pastels  
Un petit coin fleuri des bords de la Charente.*





## JANVIER

Il fait froid. Les *blizzards* soufflent, et nul rayon  
Ne dore des forêts les blancheurs infinies;  
Mais Noël sur nos seuils laissa comme un sillon  
De clartés, de parfums, de paix et d'harmonies.

Et sur l'épais verglas des chemins *boulineux*,  
Sur les trottoirs glissants et clairs comme l'agate,  
Dans les logis obscurs, sous les toits lumineux,  
L'allégresse loquace et tapageuse éclate.

En vain la neige à flots tombe des cieux brouillés,  
En vain le grand réseau polaire nous enlace,  
En vain le fouet du vent nous flagelle la face,  
Nos cœurs ont la chaleur des bords ensoleillés.

Nos cœurs français n'ont rien des froideurs de la bise  
Qui tord l'arbre souffrant et mort presque à moitié,  
Et nous nous enivrons de la senteur exquise  
Qu'épanche sur nos fronts l'arbre de l'Amitié.

Ce vif rayonnement de joie en tous sens brille  
Et glisse jusqu'au gîte isolé du *colon*.  
Aux tables des *fricots* le sel gaulois pétille,  
Et tout un monde *gigue* au son du violon.

Les somptueux salons sont ruisselants de flammes,  
Et sous le flamboîment des lustres de cristal,  
Comme un écho divin, la musique du bal  
Emporte en ses replis prestigieux les âmes.

Dans tout cercle du soir plus vive est la gaîté,  
Pendant que sur les toits sanglote la rafale,  
Ou qu'au ciel éclairci l'aurore boréale  
Déroule les splendeurs de son voile enchanté.



## FÉVRIER



Le soleil maintenant allonge son parcours ;  
L'aube plus tôt sourit aux bois impénétrables ;  
Mais l'air est toujours vif, l'autan rugit toujours  
Parmi les rameaux nus et glacés des érables.

L'avalanche sans fin croule du ciel blafard ;  
Nos toits tremblent au choc incessant des tempêtes.  
Cependant à travers bise, neige, brouillard,  
Nous formons de nos jours une chaîne de fêtes.

Et tous les rudes *sports* d'hiver battent leur plein  
Au milieu de clameurs follement triomphales ;  
Sur des flots dont le gel fit un cirque opalin  
Les grands trotteurs fumants distancent les rafales.

Sur le *ring* ou l'étang par le vent balayé  
Le gai patineur file ou tourne à perdre haleine.  
Le sourire à la lèvre et la *raquette* au pied,  
Des couples d'amoureux cheminent dans la plaine.

Par un souffle inconnu chacun est emporté.  
Dans tous les yeux le feu du plaisir étincelle;  
Et dans le bourg naissant comme dans la cité  
Le bruyant Carnaval agite sa crécelle.

Les hôtels sont bondés de lointains visiteurs.  
Maint pierrot dans la rue étale sa grimace.  
La nuit, torches aux poings, les fougueux *raquetteurs*  
S'élancent à l'assaut des grands palais de glace.

A d'émouvants tournois la multitude accourt.  
Tout le peuple s'ébat, tout le peuple festoie,  
Car, puisque Février est le mois le plus court,  
Il voudrait s'y griser de la plus longue joie.



## MARS



L'interminable hiver tente un dernier effort,  
Pour enfouir la terre et refroidir l'espace :  
Sous le souffle effréné de l'ouragan du nord  
De plus en plus la neige en tourbillons s'entasse.

Et cette blanche mer déferle dans le vent  
Par-dessus les taillis aux branches dénudées.  
Les *chars* dans les ravins comblés *bloquent* souvent  
Sous l'amoncellement continu des *bordées*.

L'air glacial est lourd de morbides vapeurs.  
Nous sortons peu. Le Soir près du feu nous rassemble ;  
Et les *vieux* dolemment racontent là des *peurs*  
Qui font frémir l'enfant, blêmir l'aïeul qui tremble.

La cruelle saison sème au hasard les deuils.  
Pour les hôtes des bois partout se cache un piège,  
Et le braconnier traque originaux et chevreuils  
Aveuglés du grésil, empêtrés de la neige.

Tout souffre, hommes, bétail ; tout pleure, arbres, échos...  
Dans son grenier gémit le pauvre, maigre et pâle,  
Et l'on croit par moment entendre ses sanglots  
A travers les cent bruits de la bise qui râle.

L'aurore ne luit plus sur les monts sourcilleux.  
Rien ne fait pressentir la fin des jours livides...  
Et si parfois un coin d'azur émerge aux cieux,  
L'hiver croule à flots plus drus sur les Laurentides.

Mais de même qu'après le déluge, un matin,  
L'arc-en-ciel rayonna dans sa splendeur première,  
Le clair soleil pascal, qu'on croyait presque éteint,  
Demain va tout dorer de sa blonde lumière.



## AVRIL



Aux rayons rutilants d'Avril la neige fond,  
Chaque route s'effondre et tout sentier s'efface,  
Les vastes flots grondants du Fleuve écumeux font  
Voler en lourds éclats ses entraves de glace.

Pas un nuage au ciel ! pas un souffle dans l'air !  
Les baisers du soleil argentent les ramures,  
Et des pins, dont les vents tordaient la cime hier,  
Vers l'éther lumineux montent de gais murmures.

Dans les bois le dégel vernal clôt les *chantiers*.  
Le sol n'y tremble plus des chocs de l'abatage.  
Les *voyageurs d'en haut*, aussi joyeux qu'altiers,  
Sac au dos, en chantant reviennent au village.

De retour avec eux, ivres de liberté,  
Autour de nos logis s'ébattent les corneilles...  
Des aspects et des bruits nouveaux de tout côté  
Émerveillent nos yeux, enivrent nos oreilles.

Les frais ruisseaux d'argent, où le ciel transparaît,  
Roucoulent dans le creux des combes embaumées...  
En spirales d'azur, à travers la forêt,  
De mille feux ardents s'élèvent des fumées.

Sous les *éclats* couvrant leurs huttes en *bois ronds*,  
— Comme perdus au sein du désert insondable, —  
Les vaillants sucriers, penchés sur leurs chaudrons,  
Surveillent la cuisson du blond sucre d'érable.

Déjà sous l'outremer des grands cieux éclatants  
La terre sent frémir en elle les pervenches,  
Déjà vaguement flotte une odeur de printemps,  
Et les premiers bourgeons éclatent sur les branches.





## MAI



Sur le Fleuve ruisselle une lumière chaude,  
Et l'immuable azur sourit au flot mouvant.  
Le feuillage tressaille aux caresses du vent.  
Où le givre brillait rayonne l'émeraude.

Le vallon redevient un coin du paradis.  
Tout scintille, tout chante et tout s'idéalise,  
Et le merle, amoureux, nuit et jour vocalise  
Sous le dais ondoyant des bosquets reverdis.

La ramure se lustre et la vague s'irise.  
L'air est lourd du parfum capiteux des lilas.  
Du ruisseau, que figeaient glace, neige et verglas,  
Des trils d'harmonicas s'envolent dans la brise.

Le Nord laurentien luit comme le Midi;  
Nos eaux ont tout l'éclat des miroirs de Venise,  
Et les palais flottants, que heurta la banquise,  
Reviennent sillonner leur cristal attiédi.

Le soc d'acier, tranchant et clair comme le glaive,  
Rouvre l'âpre jachère où dormaient les grillons,  
Et des guérets fumants, inondés de rayons,  
Vers l'ostensoir des cieux un encens d'or s'élève.

Sous l'étincellement du plus riant des mois  
L'âme s'émeut, le *spleen* s'enfuit, le *sport* s'agite,  
Et sur des lacs lointains, où foisonne la truite,  
Les pêcheurs joyeux font merveille au cœur des bois.

Et la brise, frôlant les grands flots de turquoise,  
Nous apporte la voix mâle des gais flotteurs  
Qui, sur leurs longs radeaux aux sauvages senteurs,  
Chantent à plein gosier : *C'est la belle Française.*



## JUIN



Très tard le soleil sombre à l'horizon fumant,  
Qui garde dans la nuit ses luisantes traînées.  
Le fécond Prairial sous un clair firmament  
Prodigue la splendeur des plus longues journées.

Une flamme de vie emplit l'immensité.  
Le bleu de l'eau miroite... Adieu la nostalgie !  
L'Été s'épanouit dans toute sa beauté,  
Dans toute sa verdure et toute sa magie.

Des vagues de lumière inondent les halliers ;  
Les oiseaux de leurs chants enivrent les bocages,  
Et, gais et turbulents comme eux, les écoliers  
— Les vacances ont lui — s'évadent de leurs cages.

Sur les arbres, les fleurs, les ondes, les sillons,  
Partout nous entendons vibrer l'âme des choses...  
Nous voyons par milliers éclore papillons,  
Anémones et lis, trèfles, muguets et roses.

Et l'écureuil criard et le bouvreuil siffleur  
De nos vastes forêts font tressaillir les dômes...  
Les pruniers, les sureaux, les pommiers, sont en fleur,  
Et nul mois canadien ne verse autant d'aromes.

Des souffles caressants frangent nos grandes eaux.  
Un invisible encens flotte sur chaque grève;  
Et, tels les pins, les foin, les mousses, les roseaux,  
Nous sentons en nous plus de chaleur, plus de sève.

Nous aimons mieux nos bois, nos champs ; nous aimons mieux  
Nos pères, dont le culte à nos foyers persiste...  
Et dans l'air embaumé vibre l'écho joyeux  
Des chants et des vivats de la Saint-Jean-Baptiste.



## JUILLET



Le soleil brûle au fond de l'immense ciel bleu.  
Pas un lambeau de vent ne traîne sur les ondes.  
La canicule étreint dans un cercle de feu  
Jusqu'aux sapins touffus des savanes profondes.

Les ruisseaux ont cessé leurs chants dans les vallons ;  
Les coteaux sont jaunis, les sources desséchées ;  
Le grillon, accablé, se tait sur les sillons ;  
Le papillon se meurt sur les roses penchées.

Tout souffre et tout gémit dans ce nouvel enfer ;  
Et, pâles et poudreux, en quête d'un asile,  
Les citadins hier ont déserté la ville  
Pour humer l'air léger des monts ou de la mer.

Mais l'effluve est aussi lourd dans le *bas du fleuve*,  
Et le brun riverain, la faux sifflante aux poings,  
En ouvrant sa tranchée à travers les grands foin,  
Péniblement halète, imprudemment s'abreuve.

Le soleil parfois semble une flaque de sang,  
Et soudain un nuage à la frange écarlate  
Monte de l'horizon. L'orage menaçant  
Accourt. Déjà l'éclair brille, la foudre éclate.

Bientôt le ciel voilé laisse couler ses pleurs :  
Sous cette aspersion sonore, fraîche et dense,  
Les arbres, les épis, les ajoncs et les fleurs  
Ont l'air de s'incliner devant la Providence.

Mais l'azur resourit au terroir tout trempé,  
Et, le soir, sur le pas de nos portes ouvertes,  
Nous nous grisons de l'âcre odeur des feuilles vertes,  
De l'orge blondissante et du foin frais coupé.



## AOUT



Le soleil est toujours brûlant; et les blés d'or,  
Autour des seuils, au bord des eaux, le long des sentes,  
Au souffle assoupissant du fiévreux Thermidor  
Balancent tristement leurs ondes languissantes.

Avec les blés les fruits, déjà mûrs, charment l'œil.  
L'ombreux verger rougeois, et le pré chaud rayonne.  
Notre terre féconde étale avec orgueil  
Tous les dons de Cérès, tous les dons de Pomone.

Le soleil est toujours brûlant; mais les *campéurs*  
S'ébattent dans les flots de l'aurore aux étoiles.  
Et le Soir, dans les plis transparents de ses voiles,  
Nous apporte parfois d'enivrantes fraîcheurs.

La rosée à foison choit des blanches nuées  
Sur les gazons roussis; et, belle d'abandon,  
Mainte femme alanguie, accoudée au balcon,  
Livre au vent de la nuit ses tresses dénouées.

Tous les amusements ont fui de la cité.  
De Vaudreuil à Gaspé le Plaisir nous allèche,  
Nous prodigue les bains, les régates, la pêche,  
Le gazouillis des eaux, l'air et la liberté.

Le soleil est toujours brûlant; mais de nos rives  
Et de nos monts altiers, en de bruyants essaims,  
Les touristes cossus des grands États voisins  
Animent les hôtels, les bosquets, les eaux vives.

Et, pendant qu'assoiffés de frais, de gais flâneurs  
S'en vont, sous le feuillage ombreux, manger sur l'herbe,  
Revenus de leurs champs glanés, des moissonneurs,  
Joyeux, le rye en main, *mouillent la grosse gerbe.*





## SEPTEMBRE



Sur le chaume odorant des champs silencieux  
L'âpre paysan lie encore les javelles.  
Des torrents de rayons plus chauds tombent des cieux.  
Le Fleuve est caressé par des brises nouvelles.

Le dais du firmament aussi paraît nouveau;  
Et l'on dirait, tant l'air est limpide et sonore,  
Que sous le calme azur teint de reflets d'aurore  
S'épanouit pour nous un second renouveau.

Les arbres cependant ont épuisé leur sève;  
Mais, comme le feu jette un éclair en mourant,  
Sous la flamme du jour qui se couche ou se lève,  
Plus d'éclat brille au front du grand chêne souffrant.

Et le soleil fécond, en rougissant les grappes,  
Revêt de pourpre et d'or l'érable sans verdure.  
L'arbre national a toute la splendeur  
Du manteau solennel des césars et des papes.

Souvent des coups de feu réveillent les échos :  
Les nemrods matineux viennent d'ouvrir la chasse,  
Et dans les *fonds*, les prés, sur les monts et les flots  
Poursuivent le canard, l'outarde, la bécasse...

Écoutez maintenant chanter, au coin du bois,  
Les *brayeuses*. Leur voix est si fraîche et si douce...  
Tout est joie et lumière, et, vers le soir, parfois  
L'oiseau gazouille encor près du vieux nid de mousse.

Pourtant hier l'averse a grossi les ruisseaux,  
Dérobant tout le jour les plaines éthérées;  
Et, transis par l'air vif et moite des soirées,  
Bientôt les citadins vont revenir des *Eaux*.



## OCTOBRE



Le ciel est tout couvert de nuages marbrés.  
L'écho vibre au lointain comme un bronze d'alarmes.  
Chaque nuit le gel mord les rameaux diaprés,  
Et les feuilles des bois tombent comme des larmes.

Il vente, il grêle, il pleut. Les lourds torrents gonflés  
Dans les vallons déserts grondent comme les fauves.  
Pour des bords plus cléments les maîtres ailés  
Désertent, inquiets, les bosquets demi-chauves.

Des rayons hésitants tombent comme à regret  
Du sombre firmament sur la terre alarmée...  
Adieu les fleurs ! adieu les chants sous la ramée !  
Adieu les rendez-vous au bord de la forêt !

Mais, comme le flambeau divin de l'Espérance  
Fait envoler la nuit de tout cœur douloureux,  
Le radieux soleil percera de ses feux  
La brume qui dérobe aux yeux l'azur immense.

Midi flamboie encore, et les pêcheurs, toujours  
Patients, sur les eaux laissent flotter leurs lièges,  
Les vieux trappeurs, campés au fond des grands bois sourds,  
Le fusil sous le bras, vont *visiter* leurs pièges.

De l'aube jusqu'au soir, sur le sol morne et froid,  
Qui berce au vent sapins, ormes, frênes, érables,  
Retentissent des chocs sinistres, formidables,  
Où se mêlent des cris de triomphe et d'effroi.

Ce sont les défricheurs qui causent ces vacarmes :  
Avec le fer brutal ils renversent les fûts  
D'arbres portant jusqu'à l'éther leurs fronts touffus...  
Et les feuilles toujours tombent comme des larmes.



## NOVEMBRE



L'érable nu frissonne, et de jaunes débris  
Chaque sentier se couvre et chaque seuil s'encombre.  
La rafale à travers les branches a des cris  
Plaintifs comme le glas qui sanglote dans l'ombre.

Les bruits assourdissants croissent sous les grands bois  
Agités et tordus comme une sombre houle.  
Les *hommes de chantier* sont partis pour cinq mois,  
Et le grand pin rugueux sous la hache s'écroule.

Un souffle sépulcral passe sur les vallons,  
Les coteaux, les étangs, les forêts et les chaumes;  
Et quelquefois, la nuit, tout à coup nous tremblons  
En croyant voir au loin errer de blancs fantômes.

Sous le soleil mourant tout est froid, sombre, amer,  
Tout fuit dans l'air qui pleure et sur l'onde qui fume;  
Et les derniers hauts-bords, voyant poindre l'hiver,  
Quittent nos ports glacés et plongent dans la brume.

Nul chanfre ailé ne reste au bocage engourdi;  
Et, le soir, sur le ciel, qu'un rayon vague éclaire,  
On voit se profiler, tourné vers le Midi,  
Des canards migrants le vol triangulaire.

Au foyer chacun est morne, chacun est seul.  
L'aspect du ciel blafard vous attriste et vous navre...  
Et la neige déjà déroule son linceul  
Sur l'arbre renversé — comme sur un cadavre.

C'est le mois des souleurs, des regrets, des adieux...  
Les cœurs sentent le froid des marbres mortuaires;  
Et des foules en deuil, des larmes dans les yeux,  
Vont s'incliner devant les croix des cimetières.



## DÉCEMBRE



Il neige incessamment, il neige jour et nuit.  
Le mont est blanc, le val est blanc, la plaine est blanche.. .  
Tout s'efface, tout sombre et tout s'évanouit  
Sous les flots de l'immense et muette avalanche.

Il neige jour et nuit, il neige incessamment ;  
Le lourd linceul mouvant s'épaissit d'heure en heure.  
Parfois le vent glacé pousse le brame  
Du grand cerf aux abois qui s'affaisse et qui pleure .

Sur le suaire aux plis fugaces et luisants,  
Qui dérobent le sein de la terre marâtre,  
Dans leurs longs traîneaux bruts, les rudes paysans  
Vont charroyant le bois qui doit flamber dans l'âtre

A la ville, parmi les cris et les sanglots  
Du *nordet* secouant des parcs les froids branchages,  
Des rayons de l'aurore aux ombres du soir clos,  
Tintent les grelots d'or des pompeux équipages.

Le grand flambeau du jour hâtivement s'éteint...  
Qu'importe ! Sous nos toits abonde la lumière,  
Et la Gaîté bruit et court, comme un lutin,  
Du *log house* fumeux à la villa princière.

L'Espoir fallacieux sourit à des milliers ;  
Et, bercés par des chants d'anges ou de sirènes,  
En songe les enfants déjà dans leurs souliers  
Voient le bon *Santa Claus* déposer leurs étrennes.

Et puis, pour saluer, narguant l'hiver cruel,  
Dans l'*an neuf* qui s'avance, un bonheur qu'il espère,  
Sous le rayonnement de l'arbre de Noël,  
Près du feu pétillant, chacun lève son verre.





# LES FORTS



## LE TRAPPEUR



*Au Docteur Georges Cloutier.*

Quand le gel d'octobre a dépouillé les érables,  
Que le vent refroidi fait écumer les flots,  
Hache et fusil aux poings et lourd bissac au dos,  
Le trappeur disparaît sous les bois insondables.

Dans la forêt du nord, qui frange l'horizon,  
Seul avec ses fardeaux et son vieux chien *Fidèle*,  
Loubier s'en va, dardant devant lui sa prunelle,  
Capturer lynx, pékan, castor, martre et vison.

Après un jour de marche, il atteint la cabane  
Qu'il construit au cœur d'un massif ténébreux.  
Il y couche étendu sur le sol, mais heureux  
De respirer encor la paix de la savane.

La paix de la savane ! Elle est pour le chasseur  
Comme la paix du temple où l'on s'incline et prie.  
Même le bruit léger de la feuille flétrie  
A son oreille est d'une indicible douceur.

Et, comme le marin s'endort au doux murmure  
De l'onde caressant son bateau dans la nuit,  
L'amant de la forêt se grise, en son réduit,  
De la rumeur du vent à travers la ramure.

Aux premières lueurs du jour au firmament,  
A la hâte il déjeune, et, se chargeant des pièges  
Qu'il a *terrés* tout près, à la fonte des neiges,  
Il reprend son chemin dans le désert dormant.

Il *étend* quelques-uns des *traps*, et les espace  
De ruisseaux en ruisseaux, de fourrés en fourrés,  
Sur des mousses d'émail et des sables dorés,  
Où son regard chercheur suit la bête à la trace.

Le carnivore seul demain y sera pris,  
Le castor habitant des *cache*s plus lointaines...  
Et les coups de *hachot* sur les *piquets des chaînes*  
Font rugir les échos, envoler les perdrix.

En *étendant*, Loubier poursuit toujours sa route,  
La fatigue au jarret et la fièvre au cerveau.  
Le soir le voit entrer sous un abri nouveau,  
Faire un feu de bois sec et casser une croûte.

L'aube le voit encor debout. Gai, chantonnant,  
Il perce de nouveau l'immense forêt vierge.  
Le soir, un autre *camp* dans la pénombre émerge  
Et prend, pour l'accueillir, un aspect rayonnant.



Durant une semaine et plus Loubier chemine,  
Jalonnant son sentier de *plaques* et d'appâts.  
Lorsque le dernier seuil tressaille sous ses pas,  
La course vers les eaux polaires se termine.

Il se repose un jour, puis *défait* son chemin,  
Et bondit, tout le feu de l'ivresse à la tête,  
Chaque fois qu'il voit prise au piège quelque bête  
A la robe opulente, au regard presque humain.

Dans sa hâte, il se heurte aux branchages, aux roches,  
Les hardes en lambeaux et les pieds tout meurtris,

Derrière lui traînant le rouge et chaud débris  
D'un lièvre qui s'émiette à travers les *fardoques*.

Le *gibier*, traversant ce sillage de chair,  
Le flaire, le suit, court se jeter dans *l'attrape*...  
Et Loubier, précédé de *Fidèle* qui jappe,  
Porte un fardeau toujours plus pesant et plus cher.

Le soir, près d'un brasier d'érable qui flamboie  
Et de son gîte fait un antre de sorciers,  
Il étend sur ses *fûts* les peaux des carnassiers  
Dont la capture vient de l'affoler de joie.

Et tous les jours il marche ainsi, fiévreux, fumant,  
Montant et dévalant sous les sombres ramures,  
Ecrasé par le faix précieux des fourrures  
En un ballot soyeux qui s'enfle incessamment.

Sitôt qu'il a franchi le seuil du dernier gîte,  
Qu'il a sommeillé là, devant un grand feu clair,  
Le trappeur *redéfait* sa route, et, comme hier,  
Des pièges recommence, en hâte, la *visite*.

Entre les bouts lointains de son *trail* zigzaguant  
Sous l'immense forêt solitaire et muette,  
Plus d'un mois le vaillant Loubier fait la navette,  
Par les jours de soleil et les jours d'ouragan.

Que de périls il court dans le désert sauvage !  
Qui dira ses ennuis, ses angoisses, ses maux ?  
Si la froide pluie a fait déborder les eaux,  
Il lui faut traverser les torrents à la nage.

Et les grands pins gercés et morts plus qu'à demi,  
Mais qui portent encor au firmament leur tête,  
En s'écroulant, la nuit, aux chocs de la tempête,  
Menacent de broyer le chasseur endormi.

Et comme il voit bientôt s'épuiser sa farine,  
Et que la venaison reste son seul manger,  
Parfois il sent le ver du scorbut le ronger.  
Toujours l'inquiétude ou la fièvre le mine.

Loin du hameau natal, loin des siens anxieux,  
La nostalgie étreint son âme endolorie.  
Souvent sa rude main sur sa joue amaigrie  
En tremblotant essuie un pleur silencieux.

Mais jamais un instant l'espoir ne l'abandonne,  
Jamais en lui le feu stoïque ne s'endort;  
Et cet homme à l'œil doux, semant partout la mort,  
De ses exploits vainqueurs se fait une couronne.

Le succès l'a rendu fameux, et son renom,  
Comme un aigle, vola par-dessus la frontière.  
Chez nous plus d'un le craint et plus d'un le vénère.  
C'est un Indien avec une âme de Breton.

La légende a noirci ce chasseur formidable,  
Et, pour expliquer mieux ses razzias de *gibier*,  
Maint villageois tout bas raconte que Loubier,  
Un soir, au bord d'un lac, vendit son âme au diable.

\* \* \*

Cependant l'hiver s'est abattu sur les bois.  
La neige jour et nuit déroule son suaire;  
Et la bise gémit comme un glas mortuaire  
A travers les longs bras des arbres aux abois.

L'aspect de la forêt glacée attriste et navre  
Le trappeur. Il s'y croit plus oublié, plus seul,



Et songe que peut-être, un jour, le blanc linceul  
Qui tombe du ciel noir couvrira son cadavre.

N'importe ! il faut marcher sur ce linceul mouvant  
Jeté sur le sol nu comme sur un squelette,  
Il faut traîner au pied la pesante raquette,  
Et comme un spectre errer dans la brume et le vent.

Mais le fier trappeur fait à présent moins de courses  
Dans son étroit sentier *plaqué* du sud au nord.  
Auprès d'un seul *log house*, il chasse le castor  
Dans de petites *swamps* et dans de grandes sources.

Et, par des trous *bûchés* dans la glace, sous l'eau  
*Eclusée* il assoit, tendus, les *traps* si traîtres,  
Plante alentour de vieux éclats noircis de hêtres,  
Puis attache au-dessus des pousses de bouleau.

Ecœuré de *l'amas*, un tas de gaules noires  
Que l'onde brouillée a couvertes de limon,  
L'animal vient flairer le bois frais qui sent bon.....  
.....Et tombe dans le piège aux terribles machoires.

Et, le matin, souvent le nemrod en sueurs  
Traîne vers son logis, parmi la neige épaisse,

Les corps de quatre ou cinq des fauves dont l'espèce  
Devait symboliser nos âpres défricheurs.

Et l'opulent et lourd ballot de pelleterie  
Croît toujours, et Loubier, à côté du *pelen*,  
Qui rayonne, le soir, en face de son feu,  
Sent du lucre en son cœur l'amère griserie.

\* \* \*

Le temps passe. Noël approche. L'exilé  
Sur son calendrier en a marqué la date ;  
Et, pendant qu'au hameau lointain la joie éclate,  
Le soir, il rêve, l'œil dans le ciel étoilé.

Il rêve, et son oreille entend le bronze antique  
De son clocher sonner la Messe de Minuit.  
Il rêve, et sous son toit le vent froid qui bruit  
Apporte les lambeaux d'un psaume ou d'un cantique.

Et, quand l'aube du Jour de l'An dore les bois,  
Sorti de son réduit, tourné vers sa chaumière,  
Pour bénir ses enfants, là-bas, près de leur mère,  
Il trace dans l'espace un grand signe de croix.

Un doux et saint repos lui vient avec les Fêtes;  
Et, trois jours, le désert, sur l'aile des échos,  
Entend monter sans fin de son abri mal clos  
Les vieux versets pieux du grand *preneur* de bêtes.

Mais la neige toujours tombe du ciel glacé,  
Toujours le blanc linceul étendu sur la terre  
Epaissit et se tord sous l'ouragan polaire  
Hurlant dans l'infini du bois bouleversé.

Dans cette immensité de tout un monde inerte,  
Comme le naufragé dans une mer sans bord,  
Loubier craint, affaibli par le jeûne et l'effort,  
De périr en un coin de la forêt déserte.

Pourtant il porte encor lestement un poids lourd.....  
Et, lorsque le soleil pascal fondra la neige,  
Un fourré le verra *terrèr* son dernier piège  
Et reprendre, joyeux, le chemin du *faubourg*.

\* \* \*

Le voici maintenant qui rit et gesticule,  
Entouré de sa femme et de ses dix enfants.....

Saluant le chasseur de longs cris triomphants,  
Les amis sont venus lui donner la *bascule*.

Et lui, de son dernier succès tout orgueilleux,  
Etale en souriant sa merveilleuse chasse.  
Et, devant ce trésor, plus d'un voisin rapace  
A de brûlants éclairs de convoitise aux yeux.

S'enivrant du babil de la famille en joie  
Qui fête son retour si longtemps attendu,  
Remis de sa fatigue, et le *ballot* vendu,  
Le coureur des bois flâne en son champ qui verdoie.

Bientôt sous l'acier clair de son soc acéré  
S'ouvrira la jachère où le chardon fourmille.  
Plus tard, sur la brûlante *emblave* sa faucille  
Couchera les épis du lourd froment doré.

Mais, pendant que, ployé sur le terroir fertile,  
Loubier fera son dur travail de tous les jours,  
La dent des noirs ennuis le rongera toujours  
Dans le sillon qui fume ou le blé qui rutil.

Aveugle à la splendeur sans tache du ciel bleu  
Versant dans son enclos la fécondante flamme,

Il remplira sa tâche à tâtons, car son âme  
Incessamment voyage au pays du *peleu*.

Tel un pêcheur pleurant la mer calme ou mutine  
Qui le berçait de bruits lugubres ou joyeux,  
Loin des mille clameurs du grand bois giboyeux,  
Bien souvent le *terrien* soupire et se chagrine.

Le seul désert l'attire, et dès que les oiseaux  
Quittent notre ciel gris pour celui des Florides,  
La sauvage forêt des hautes Laurentides  
L'entend marcher encor sous ses mouvants arceaux.

\* \* \*

Loubier vieillit. Son dos s'envoûte, son front penche;  
Et, chaque fois qu'il part pour les fourrés sans fin,  
La maisonnée a peur que les fauves enfin  
Contre leur ennemi ne prennent leur revanche.

L'audacieux mourra sans doute emprisonné  
Au fond de la savane aride et solitaire;  
Et martres et visons, qu'il appâtait naguère,  
Viendront manger son corps exsangue et décharné.

Et ses os blanchiront, perdus dans le mystère,  
Jusqu'à l'heure tragique où, frappé de stupeur,  
Quelqu'un découvrira les restes du trappeur,  
Et les enfouira dans le sein de la terre.

Et celui qui trente ans traqua les animaux  
Errant dans l'infini du désert morne et sombre,  
En paix sommeillera, loin des hommes, à l'ombre  
D'une croix de bois brut faite de deux rameaux.

Et, venant se poser sur cette croix grossière,  
Nuit et jour les oiseaux, sous un arbre ondoyant,  
De leurs chants berceront le sommeil du vaillant  
Dont le bois tant de fois entendit la prière.

Mais peut-être que nul de ses proches, hélas !  
N'ira s'agenouiller sur sa fosse lointaine ;  
Et seule la forêt, où le vent se déchaîne,  
Avec ses bruits plaintifs devra sonner son glas.

Seuls sur lui gémiront les pins et les érables,  
Cependant que, mené par le bon saint Hubert  
Le long de lacs, géants où l'œil humain se perd,  
Loubier fera sans fin des chasses ineffables.

## LES FLOTTEURS



*A Joseph Rouleau.*

La débâcle a grossi l'Etchemin, qui naguères  
Sous la glace tordait ses ondes prisonnières,  
Et, le *canthook* aux bras, les flotteurs fiers et forts  
*Dravent* les lourds *billots* échoués sur ses bords,  
Ou sur les rocs trouant au large l'eau glacée,  
Font glisser sur les flots la forêt terrassée  
Par le fer des vaillants *bûcheux* de Dorchester  
Vers le fleuve géant qui les porte à la mer...  
Et depuis bien des jours, sans trêve ni relâche,  
Les hardis *log rollers* en chantant font leur tâche.  
Tour à tour sur la rive et dans leurs longs canots  
Ils travaillent — avec tout l'élan des héros —  
Commandés par un chef aux épaules d'hercule.

Leur métier est bien dur ; mais aucun ne recule  
— Le nom de sa *concern* lui tient lieu de drapeau —  
Quand il lui faut risquer sa chemise ou sa peau.

Roulant et *décrochant* pins, cèdres et mélèzes,  
Se butant aux cailloux, s'enfonçant dans les glaises,  
Parfois de l'eau jusqu'à la ceinture, au *mitan*  
De remous qui feraient crier gare à Satan,  
Narguant rapide, chute, *embarras*, fondrière,  
La *gang* descend le cours grondant de la rivière,  
Et ne s'arrêtera que lorsque le dernier  
Des *logs*, sous les rayons du soleil printanier,  
Qui fait miroiter bois, étang, grève, cascade,  
Enfin aura touché la dernière estacade.

Un des grands *scows*, chargé de victuailles, suit  
Les flotteurs, en rasant le rivage où bruit  
Le fouillis des roseaux que la brise balance.  
Ce qui sort, en un jour, de ce *scow* est immense,  
Mais à peine assouvit la faim de tels mangeurs ;  
Et les robustes gars, goulus et tapageurs,  
Quand le *cook*, à midi, crie : — Ohé ! par *icite* !  
Accourent, en poussant des cris, vers la marmite  
Que voilent à demi les flocons blancs et chauds  
Exhalés par la soupe et les épais *briquots*.



Le soir, tous ces gloutons sont encor plus voraces.

Près de vastes brasiers qui rougissent les faces,  
Ayant pour tout abri le dais du firmament,  
La pitance engouffrée, ils parlent bruyamment.  
Quelques-uns, à l'écart, évoquent la mémoire  
De leurs fiers devanciers, Bolduc, Duval, Grégoire,  
Les deux Demers, José Nadeau, Pierrot Lecours.

Les jeunes, l'œil ardent, causent de leurs amours.

Les vieux, gardant au cœur la foi de leurs ancêtres,  
Fidèles aux leçons que leur donnent les prêtres,  
Avant de se coucher sur l'herbe ou le galet,  
En commun, recueillis, disent le chapelet;  
Et l'impétueux flot voisin semble se taire  
Pour ouïr s'élever dans l'ombre et le mystère,  
— Lent, calme, solennel, rythmique, harmonieux,  
Monotone et berceur, le murmure pieux  
Qui, pendant que la nuit couvre tout de ses voiles,  
Avec le chant des eaux monte vers les étoiles.

Bientôt la *gang* s'endort, sans crainte et sans soucis,  
En demi-cercle, autour des brasiers obscurcis;

Et les amoureux voient quelquefois dans leurs rêves  
De doux fantômes blonds descendre sur les grèves.

Les longs cris du hibou troublent seuls leur sommeil.

Chaque matin, levés bien avant le soleil,  
Les vigoureux *draveurs* baisent leur scapulaire  
Et récitent tout bas quelques mots de prière,  
Demandant à Celui qui veille sur les flots  
Et protège flotteurs, pêcheurs et matelots,  
D'écarter le péril qui toujours les menace.  
Puis, vite, chacun court se rasseoir à sa place  
— On dirait qu'ils ont peur d'arriver en retard —  
Autour de la marmite où bout la fève au lard.

Sitôt qu'ils ont mangé, regagnant la rivière,  
Où l'aube à peine épand sa tremblante lumière,  
Les travailleurs, joyeux, reprennent le levier.  
Et les voilà roulant encor sur le gravier,  
Sur les roches, parmi les joncs, le foin sauvage,  
Les troncs d'arbres venus s'échouer au rivage.

Le flottage sera terminé dans trois jours.  
L'équipe vient d'atteindre un des brusques détours  
De l'Etchemin. Tout près, un long rapide écume

Et rugit. Regardez les lourds flocons de brume  
Qui flottent au-dessus de l'abîme béant.  
Au milieu, sur un roc, se dresse un *jam* géant,  
Un amoncellement énorme et fantastique  
De grands pins surplombant le courant frénétique  
Qui s'abat lourdement sur la pierre aux abois.

Pour aller *déraper* ce vaste amas de bois,  
Dont un déluge seul souleverait la masse,  
Il faut avoir au front la flamme de l'audace.

Tout à coup, sur un ton moqueur, sonore et bref :

— Qui veut aller briser la *clé*? clame le chef.

— *Moi!* répondent, du même élan, Bourque et Lachance,  
Deux solides gaillards connus pour leur vaillance.

Et déjà ces copains sautent dans un canot,  
Rament à tour de bras, et, triomphant du flot  
Qui rejaillit sur eux et les submerge presque,  
Bondissent, essoufflés, sur l'amas gigantesque.

Scrutant des yeux les *logs* tout baignés de rayons,  
Et se penchant sur l'onde aux épais tourbillons

Leur jetant de la bave et des cris de colère,  
Ils découvrent le pin plusieurs fois séculaire  
Qui le premier heurta le rocher écumant  
Et causa cet immense et sombre entassement.  
Il faut couper le pin, rompre la *clé* géante,  
Pour faire s'écrouler dans la vague aboyante  
Le formidable *jam* qui barre le courant  
Dont la blancheur fugace et folle d'un torrent  
Lance au ciel attiédi les froids reflets du marbre.  
Mais comment pourront-ils atteindre le tronc d'arbre  
Retenant prisonnier, sur le *cran*, à fleur d'eau,  
Tout ce bois échoué comme un épais radeau?  
Il leur faudra, hardis et forts comme Grenache,  
Culbuter maint géant sylvestre qui le cache,  
Et, rampant au-dessus de remous convulsifs,  
Se frayer un passage entre les flancs massifs  
De vingt autres géants qui gisent sur la roche.

Plus fier que d'Artagnan, plus crâne que Gavroche,  
D'un pied lesté et nerveux, Bourque s'est faufile,  
Sa cognée à la main, farouche, échevelé,  
Ferme sur tout obstacle où son talon se pose,  
Jusqu'à l'énorme pin rugueux sur qui repose  
La masse inébranlable.

Un instant indécis,  
Bourque ne bouge plus et fronce les sourcils.

Enfin l'homme a levé son outil... Vlan !... Il bûche.  
Il sent sous lui les flots. C'est la mort, s'il trébuche.  
Au-dessus de sa tête il sent le bois trembler.  
C'est la mort, si ce bois pesant vient à rouler.

Lachance, remué du frisson de l'attente,  
Regarde tour à tour la hache miroitante,  
Le monceau gigantesque et le gouffre fumant,  
Et, prudent, à son *chum* répète : — Douce... ment !

Bourque frappe toujours. Vlan ! vlan ! Il frappe, il frappe  
Et geint. Ahan ! ahan ! Il sape... Vlan !... il sape...  
Par moments il s'arrête, il écoute, épiant...  
Bientôt il recommence à bûcher le géant.  
Les plus courageux sont haletants sur l'écore.  
Vlan ! vlan ! vlan !... Bourque frappe encore, encore, encore..  
Et le fer acéré jamais ne ralentit.

Soudain un craquement bref et sourd retentit,  
Suivi d'un bruit plus long qui court jusqu'à la rive...  
Et la masse frémit, croule, flotte, dérive...  
Et les deux fiers gaillards de *billot* en *billot*  
Bondissent, un éclair aux yeux, vers le canot  
Mis à sec sur un tronc demi-flottant...

Malchance !

Le *jam*, en s'affaissant dans les flots en démente,  
A broyé le canot...

Qu'importe ! ils sont debout  
Sur un pin balotté par la vague qui bout ;  
Et, grâce à leur sang-froid, à leur virile adresse,  
Ils résistent aux chocs de la houle traîtresse.  
Entre le ciel et l'eau, leur levier à la main,  
Ils cherchent à s'ouvrir, au hasard, un chemin.  
Regardez-les tanguer ! regardez leur manœuvre !  
Ils ont les mouvements souples de la couleuvre,  
Et voguent, salués des délirants hourras  
Du chef unis à ceux de ses vingt *forts-à-bras*.  
Ne pouvant cependant regagner le rivage,  
Ils laissent l'Etchemin écumeuse et sauvage  
Les emporter avec la fougue du coursier.  
Se servant du *canthook* comme d'un balancier,  
Ils tiennent, sous leurs pieds, bien d'aplomb et solide,  
La bille qui les porte au milieu du rapide.  
Plongeant dans les remous, bondissant sur le dos  
Des lames dont le râle attriste les échos,  
Tout trempés par le flot qui les fouette ou les lèche,  
Ils descendent aussi véloces que la flèche ;  
Et les arbres du bord défilent sous leurs yeux  
Comme un panorama sombre et mystérieux.  
Parfois, pour amuser, au loin, les camarades,  
Les fiers audacieux ébauchent des gambades...  
Mais voyez...

Dans un blanc et fauve tourbillon  
Tous deux ont disparu...

Sont-ils engloutis?... Non.  
Ils émergent soudain sur la crête des vagues.

Et maintenant, parmi les mille clameurs vagues  
De l'abîme écumeux et du bois verdoyant,  
Sur son aile le vent de l'est en gazouillant  
Apporte jusqu'à nous la voix sonore et pleine  
De Lachance, qui chante : *Isabeau s'y promène.*

Bientôt, saufs, en aval du rapide, en un pli  
Du rivage rocheux que la lame a poli,  
Les flotteurs prennent pied, narguant le *saut* qui gronde,  
Rendant grâces à Dieu qui les suivit sur l'onde,  
Répétant à leur *boss* content de leur succès :

— Pour un coup de main, *ça prend* toujours les Français !







## LES PASPÉYAS



Paspébiac s'éveille. — A peine l'aube glisse  
Ses premières lueurs sur l'infini mouvant,  
Que l'un des vieux pêcheurs du *faubourg* déjà hisse  
Sa voilure ondoyante au souffle âpre du vent.

Incliné sur le flanc, le coquet bateau sille  
Avec un clapotis gai comme le réveil,  
Battant la marche à toute une blanche flottille  
Qui cingle, alertement, le cap sur le soleil.

Un groupe de vaillants s'en va jeter les lignes  
Au *mitan* de la Baie, où *mord* le poisson *franc*.  
Les voiles au lointain semblent des vols de cygnes  
Traînant l'ombre de leurs ailes sur le flot blanc.

A cent brasses du *pier*, un trois-mâts appareille;  
Au bocage, l'oiseau prélude sous le pin.  
Soudain un bruit de chaîne arrive à notre oreille...  
Le vieil *éclairreur* vient de jeter le grappin.

Aussitôt douze *boats* mouillent l'ancre à la ronde;  
Et les *crocs* appâtés vont plongeant, replongeant...  
Et l'on tire à foison de la vague profonde  
Les voraces *haddocks* aux nageoires d'argent.

Quels frétilants amas de chair vertigineuse !  
Tout un banc tombe aux mains des Paspéyas adroits;  
Et, lorsque midi luit sur l'onde moutonneuse,  
La flottille gaîment revient au *barachois*.

Leur cargaison livrée au maître de la *grave*,  
En hâte, pour dîner, tous rentrent sous leurs toits.  
Au moment de trancher le pain bis, l'aïeul, grave  
Et le front baissé, fait sur l'entame une croix.

Après un court repas, ces hommes forts et braves,  
Qui tout à l'heure encor narguaient le gouffre amer,  
Engerbent, jusqu'au soir courbés sur les *emblaves*,  
Les lourds épis de blé qu'ils *métivaient* hier.

Leur cœur constamment flotte entre l'onde et la terre.  
En labourant le sol si calme des aïeux,  
Ils songent, inconstants, à quitter la jachère  
Pour courir sillonner les flots tumultueux.

Pendant que la senteur de la glèbe les grise,  
Sur l'épais gazon vert ou le long guéret brun,  
Ils rêvent de humer le varech dont la brise  
Ce matin leur soufflait l'âcre et subtil parfum.

Fascinés par la vague, ils raillent la Science  
Qui voudrait enrichir leur terroir appauvri,  
Et l'attrait des sillons que leur main ensemeence  
Leur fait presque haïr la mer qui les nourrit.

A chaque aube nouvelle, ils partent pour la pêche;  
Tous les soirs, dans des prés que Dieu seul irrigua,  
Ils mouillent de sueurs la faucille ou la bêche,  
Et bien rares pour eux sont les jours de *dégrat*.

Sur les eaux leur adresse égale leur courage,  
Et, quand le vent glacé d'automne bat les flots,  
Il est beau de les voir manœuvrer sous l'orage.  
Arvor n'a jamais eu de plus fiers matelots.

Leurs nerfs d'acier les font triompher des tempêtes;  
A nul de ces pêcheurs le *suet* n'est fatal;  
Une longue vieillesse auréole leurs têtes.  
Tous s'éteignent tournés vers le grand Banc natal.

Entourés d'êtres chers, entre les bras du prêtre,  
Ils meurent, résignés, sans crainte et sans remords,  
Près des premiers sillons tracés par un ancêtre,  
Dans les obscurs logis où leurs pères sont morts.

Ils reposent en paix dans leurs fosses profondes,  
A l'ombre du clocher qu'ils avaient tant aimé,  
Bercés, dans leur sommeil, par le souffle embaumé  
Qui caresse en passant les coteaux et les ondes.



# VISIONS



## A PERCÉ

Poème couronné par l'Académie des Jeux floraux  
du Languedoc.



*A M. l'abbé J.-Eugène Martin.*

Nous sommes sur le fier plateau du mont Sainte-Anne.  
Devant nous, vers le sud, dans la mer calme et plane  
— D'où semble s'élever un suave sanglot —  
Ainsi qu'un colossal et muet cachalot  
Émergeant des flots bleus, l'île Bonaventure  
Profile vaguement son contour qui s'azure  
A travers les réseaux d'un brouillard opalin  
Teinté des feux pâlis du jour à son déclin.  
Alentour, par milliers, *margaulx*, mauves, *marmettes*,  
Grèbes, macreuses, *gods*, cormorans et mouettes  
Tourbillonnent, pendant que, plus bas, vers le nord,  
Sur des bateaux mouillés dans l'onde qui s'endort

En caressant leurs flancs de ses baisers d'écume,  
Maints pêcheurs vont tirant, penchés sur l'eau qui fume,  
Le poisson que le Golfe agglomère en son lit.  
En deçà, près du bord, voisin du mont Joli,  
Comme un vaisseau géant qui serait de calcaire  
Et tournerait son large éperon vers la terre,  
Entouré de brisants, le fameux Roc percé  
Dresse orgueilleusement son sommet élancé,  
Et, sous le vol bruyant de lourds oiseaux sans nombre,  
Mire au cristal des eaux l'arche géante et sombre  
Ouvrte dans son flanc poreux et lézardé  
Par les constants assauts du grand flot débordé.  
A droite, en contre-bas de collines coquettes,  
Se dessinent les toits de blanches maisonnettes,  
Les replis de chemins bordés d'arbres ombreux,  
Des prés où des troupeaux de moutons et de bœufs  
Broutent, comme noyés dans l'herbe épaisse et haute.  
A gauche, dominant tous les caps de la côte,  
Les *Murailles*, rochers abrupts et sourcilleux,  
Semblent dans le lointain les pilastres des cieux,  
Et leur hauteur farouche et formidable écrase  
Les marins dont la barque approche de la base  
De ce *cliff* où déjà s'étend l'ombre du soir.  
En arrière, tout près, creusée en entonnoir,  
La *Grand'Coupe* à la fois épouvante et fascine  
Le voyageur suivant, à travers la bruine  
Qui s'élève du gave à mille pieds sous lui,  
La route étroite et sombre, où nul rayon ne luit,



Qu'on dirait cramponnée au tuf de la falaise  
Sous le couvert du pin, du cèdre et du mélèze.  
Presque à nos pieds, dans l'Anse au contour sinueux,  
Le long village, avec ses clochers somptueux,  
Ses toits souvent fouettés par la bise bourrue,  
Ses files de *vignots* où sèche la morue,  
Resplendit des derniers reflets du soleil d'or  
Tombé dans les grands bois lointains du Labrador,  
Et fait de vingt maisons bruyamment animées  
Monter vers le ciel bleu de paisibles fumées  
Annonçant que bientôt les vieilles en bonnets,  
Devant les lourds sarments en feu sur les chenets,  
Pour les pêcheurs qu'un vent léger ramène aux grèves,  
Sur la table de lin mettront la soupe aux fèves.  
Et, par-dessus les flots, par-dessus les forêts,  
Les abîmes, les monts, les rocs et les guérets,  
Le zénith ouvre ainsi qu'une bannière immense  
L'azur éblouissant d'un ciel de la Provence.

Non, nul panorama plus vaste et saisissant  
N'a fixé le regard étonné du passant.  
Non, jamais l'infini de la mer claire et pure  
N'a mieux séduit l'amant de la grande nature;  
Et le divin pinceau de Salvator Rosa,  
Que le feu créateur du génie embrasa,  
Nous ferait contempler à peine un reflet terne  
De ce site qui tient du Pinde et de l'Averne...

Et Percé dès longtemps a conquis un renom  
Stable comme son île, altier comme son mont.

Cependant la pénombre envahit la prairie,  
La montagne, la mer, le bois... La rêverie  
Avec elle descend de l'infini des cieux;  
L'astre des souvenirs, moroses ou joyeux,  
Éclaire notre esprit, et devant nos prunelles  
Défilent sur les eaux galions, caravelles...  
Et nous voyons Cartier et ses vaillants Bretons  
Pénétrer dans le Golfe, au hasard, à tâtons,  
Et contempler le Roc — désormais si célèbre —  
Que lentement la nuit estivale enténèbre;  
Nous les voyons plonger fiévreusement les yeux  
Dans la sombre épaisseur de bois mystérieux  
Balançant leurs arceaux aux brises printanières  
Et chercher dans ces lieux mornes et solitaires  
Une cime où planter pour la première fois  
Le drapeau de la France et l'arbre de la Croix.  
Sous nos yeux, près d'ici, débarqué du navire  
Qui l'amena de France à Percé qu'il admire,  
Laval, le grand Laval, au pied d'un humble autel,  
Élève l'Ostensoir vers la voûte du ciel,  
Puis, sur le front courbé de blancs et de sauvages,  
Étend la main qui doit chasser tous les servages,  
Et faire luire, au bord du fleuve illimité,  
Le labarum du Christ et de la Liberté !

Sous nos yeux, loin, là-bas, les flots tordent leur crête,  
Et, dans toute l'horreur sans nom d'une tempête  
Qui semble soulever les ondes jusqu'aux cieux,  
La flotte de Walker s'engouffre à l'Ile-aux-Œufs,  
Naufrage qui sauva le pays en détresse.  
A travers le babil du vent qui nous caresse  
Nous entendons gémir les malheureux colons  
Oubliés sur le sol inclément des Sablons;  
Nous entendons pleurer les fils de l'Acadie,  
Victimes de la guerre et de la perfidie,  
Entassés dans la cale infecte de trois-mâts  
Pour être dispersés sous de lointains climats  
Qui les verront traqués comme bêtes de proie;  
Nous entendons aussi vibrer les cris de joie  
D'un peuple revenu d'un exil douloureux  
Au terroir fécondé par le sang de ses preux  
Et loué par la grande et sainte Poésie...

Et notre œil tout rêveur de nouveau s'extasie  
Devant les mille aspects frappants ou gracieux  
Que déroulent la mer, les champs, les monts, les cieux...

Soudain, couvrant les bruits indécis de la plage,  
Les sons de l'Angélus s'élèvent du village,  
Répétés par l'écho de ravin en ravin.....  
Et, dans la grande voix sonore de l'airain,

Le flot d'argent, le pin touffu, la fleur suave,  
La falaise, l'écueil, le goémon, l'épave,  
Le gouffre obscur, la cime au radieux éclat,  
Tout, tout murmure et chante : *Ave, Maris Stella!*



## LA PREMIÈRE NEIGE



La première neige !... Elle tombe  
Du firmament couleur de plomb,  
Moite et froide comme la tombe,  
Blanchissant montagne et vallon  
Sous le souffle de l'aiglon...  
La première neige ! Elle tombe.

Et sous ses épais tourbillons,  
Qui croissent et roulent sans trêve,  
Je vois s'effacer les sillons  
Du champ, les galets de la grève...  
Et, morne et frissonnant, je rêve  
Aux misérables en haillons.

Je rêve aux longs jours de souffrance  
Qu'apporte le vent boréal ;

Je vois Décembre qui s'avance  
Avec son cortège brutal;  
A travers les accords d'un bal  
J'entends sangloter l'indigence.

L'aspect du mobile drap blanc  
Qui couvre gazon, arbre et pierre  
Me fait songer aussi qu'enfant  
J'allais, sous les yeux de ma mère,  
Glisser sur la neige première  
Au flanc du coteau scintillant.

Mainte souvenance lointaine  
Se réveille en mon cœur navré,  
Pendant que, là-bas, dans la plaine,  
Sur le bosquet et sur le pré  
Le vaste suaire nacré  
Ondoie au vent qui se déchaîne.

Je me rappelle qu'à longs flots  
La neige croulait sur la terre  
Et blanchissait les noirs tombeaux,  
Quand, un matin, au cimetière  
On porta le corps de mon père  
Au milieu de navrants sanglots.

La première neige !... Elle tombe  
Dans mon cœur qui tremble, et j'y sens  
L'indicible froid de la tombe,  
Je crois voir surgir en tous sens  
Des linceuls aux plis frémissants ..  
La première neige !... Elle tombe.







## L'OUIATCHOUAN

*Au poète Virgile Rossel.*

Il tonne? Non. Le lac brise sur le rivage?  
Non. Regardons, tournés vers la forêt sauvage,  
Entre deux rocs abrupts, se dérouler sans fin  
Le fluide rideau d'argent clair et d'or fin  
Dont une extrémité tombe à pic d'une cime  
Et l'autre tourne au fond d'un insondable abîme :  
C'est l'Ouiatchouan qui plonge et clame éperdûment  
Dans son vertigineux entonnoir écumant  
Où le soleil, dorant, au loin, frêne, orme et tremble  
Ose à peine glisser une lueur qui tremble.  
Approchons !... La clameur grandit incessamment.  
Approchons ! approchons encore !... En ce moment  
Nous sentons sous nos pas émus frémir la combe...  
Et le fracas du mur s'écroulant sous la bombe,

Les craquements du cèdre en proie à l'ouragan,  
Les rauques meuglements du farouche océan  
Qui se rue, écumeux, à l'assaut des falaises,  
Les crépitations des pins et des mélèzes  
Allumés par l'éclair incendiant nos bois,  
Le brament des dajms et des cerfs aux abois,  
Les éclats de la foudre et du bronze qui tonne,  
Les râlements du glas dans la bise d'automne,  
Le hurlement des loups, le grognement des ours,  
Les sifflements du vent, les longs grondements sourds  
Du volcan vomissant la lave et la ruine,  
La plainte des mineurs enterrés dans la mine,  
Tous ces sinistres bruits, tous ces affreux sanglots  
Des hommes, des forêts, du feu, du fer, des flots,  
Des éléments rageurs, des fauves en démente,  
S'élèvent des remous fumants du gouffre immense.  
Approchons !... approchons !... Le tonnerre des eaux  
Ici nous assourdit, ébranle nos cerveaux,  
Nous grise, nous écrase ; et, la paupière close,  
Tremblant sur les cailloux où notre pied se pose,  
Nous rêvons, nous voyons, dans l'ombre du grand bois  
Se glisser, l'arc au poing, le féroce Iroquois ;  
Nous entendons, parmi le fracas formidable  
Du torrent qui se tord dans le gouffre insondable,  
Les longs cris éperdus de prisonniers hurons  
Scalpés et brûlés vifs par des hommes-démons,  
Les lamentations d'une jeune victime  
Qu'un sachem, le front nu, va lancer à l'abîme

Pour calmer la fureur des puissants manitous...  
Par moments les grands flots échevelés et fous  
— Que nos yeux trompés voient choir du ciel sur la terre —  
Dans un apaisement subit, semblent se taire.  
Et soudain notre oreille émerveillée entend  
L'ineffable solo d'un rossignol chantant  
Sur un mouvant rameau qui surplombe la chute.  
Mais aussitôt des trils de hautbois et de flûte,  
Des sons mystérieux, d'indicibles accords,  
Des éclats de clairons, de bugles et de cors,  
Auxquels le sifflement de la balle se mêle,  
Couvrent l'hymne suave et pur de Philomèle,  
Et, redits par l'écho dolent comme un adieu,  
Montent vers l'impassible infini du ciel bleu.  
Puis ce concert sans nom, dont la plage frissonne,  
Redevient un long bruit discordant, monotone,  
Étourdissant, sinistre, effroyable, angoissant.

Nous venons de toucher enfin le bord glissant  
Du gouffre, où maintenant un soleil d'or flamboie;  
Et, moites de l'embrun qui jaillit et poudroie  
Sous la brise berçant tout près hêtre et bouleau,  
Nous regardons crouler les ondes..... Quel tableau !  
Nul peintre extasié, que la nature enflamme,  
Nul poète portant un brasier dans son âme,  
Ne pourrait sur la toile ou dans l'airain des vers  
Exprimer la splendeur des aspects si divers

Que sous le dais ombreux de la forêt compacte  
Déroule la farouche et lourde cataracte.  
Oui, devant l'Ouiatchouan tout art est impuissant.  
Voyez !... voyez !... Des flots de lait rougi de sang,  
Des feuilles de platine et des grappes de perle,  
Roulent dans l'eau qui choit, tourne, écume et déferle.  
A nos yeux, tour à tour charmés et stupéfaits,  
L'agate et le rubis confondent leurs reflets,  
Des paillettes d'argent, des lamelles de cuivre,  
Des filigranes d'or, des étoiles de givre,  
Des pétales d'iris, de rose, de muguet,  
D'éblouissants flocons de neige et de duvet  
Tourbillonnent sans fin dans la masse mouvante  
Dont la vaste clameur jette au bois l'épouvante,  
Et, mêlant leurs éclats à ceux du diamant,  
Font de ce lieu d'horreur un lieu d'enchantement,  
Sur qui cependant flotte un voile de tristesse.

Les mille glas des eaux semblent croître sans cesse,  
Et nous sentons en nous brûler plus ardemment  
La fièvre du vertige et de l'effarement.

Quelqu'un va-t-il un jour mettre fin au supplice  
Du blanc torrent poussé vers le noir précipice ?  
Non, non. Le torturé furieux vainement  
Tentera d'échapper à l'engloutissement ;

Mais, comme le colosse échevelé qui lutte  
Sans espoir apparaît plus grand après sa chute,  
L'Ouiatchouan, au sortir du puits vertigineux  
Où ses flots sont de blancs serpents tordant leurs nœuds,  
S'élargit, se transforme en un bassin limpide  
Qu'en ce moment la brise à peine effleure et ride.  
Avec un doux murmure elle plonge et se fond  
Dans le sein, vierge encor, d'un lac vaste et profond,  
Sans laisser sur son calme azur la moindre trace,  
Comme s'évanouit et sans retour s'efface  
Le conquérant brutal ou le monstre indompté  
Dans l'infini du temps et de l'éternité.





A LA « BRUNANTE »





## A LA BRUNANTE



Le tiède soir de mai descend sur le lac bleu,  
D'où monte une vapeur diaphane et rosée.  
L'étoile dans l'azur clair rallume son feu,  
Et sur le dais du bois pensif choit la rosée.

Les arbres, inclinés, ont l'air de prier Dieu,  
Et les petits oiseaux, sur la branche bercée,  
Avant que de fermer leur paupière lassée,  
Tout bas, de nid en nid, se sont fait leur adieu.

Sous les rameaux touffus des pins, qu'en sa colère  
Échevelait, hier encor, le vent polaire,  
S'étend le demi-jour de la grotte d'Endor.

Et sur les flots d'argent et la grève d'opale  
Le grand dôme éthéré, scintillant de points d'or,  
Verse comme un reflet de lune orientale.



## L'HEURE DE LA PRIÈRE



Le soleil a clos sa paupière  
A l'horizon tout frangé d'or.  
Déjà l'ombre crépusculaire  
Estompe le lac qui s'endort.

Pas un lambeau de vent ne rase  
Le lapis transparent des eaux.  
Le flot indolent tout bas jase  
Avec le sable et les roseaux.

Pas un cri ne rompt le silence  
Qui plane sur l'immensité.  
La tiède nuit de mai s'avance  
Avec lenteur et majesté.

Et, pendant que tout se recueille,  
Dans la paix tombant de l'éther,  
Le petit oiseau sous la feuille  
En gazouillant dit son *Pater*.



## DANS LA FORÊT

*Au poète Henri Allorge.*

A travers les fourrés de la forêt déserte  
Le clair soleil vernal glissant un chaud rayon,  
Depuis une heure, y teint d'or et de vermillon  
Un frais ruisseau d'argent — frangé de mousse verte —  
Qui fredonne et bénit sans doute en sa chanson  
Le clair soleil vernal glissant un chaud rayon  
A travers les fourrés de la forêt déserte.

En gazouillant parmi les cailloux pailletés,  
L'eau nous semble égrener un chapelet d'opale.  
A l'aurore, posé sur la branche natale,  
Un oiseau chanteur dit la splendeur des étés.  
Et, pendant qu'il épand sa flamme musicale,  
L'eau nous semble égrener un chapelet d'opale  
En gazouillant parmi les cailloux pailletés.

Vers le soir, un grand cerf s'approche, pour y boire,  
En suivant un sentier creusé sous les rameaux.  
La brise y fait jaser les pins et les ormeaux;  
Mais, dès que tout se tait dans l'ombre morne et noire,  
Dès que l'autel astral luit de tous ses émaux,  
— En suivant un sentier creusé sous les rameaux,  
Vers le soir, un grand cerf s'approche, pour y boire.

Tout à coup il bondit, au hasard de la fuite,  
Si la clameur des chiens retentit au lointain;  
Il court furtivement, il court jusqu'au matin.  
Sa narine est en feu, tout son être palpite.  
Chaque fois qu'il retourne au courant argentin,  
Si la clameur des chiens retentit au lointain,  
Tout à coup il bondit, au hasard de la fuite.

Comme le cerf, au bord du frais ruisseau des bois,  
Le poète est saisi de tremblements fébriles.  
En entendant au loin la meute des zoïles  
Qui lui jette ses longs et farouches abois,  
Penché pour boire au flot de l'art divin, parfois  
Le poète est saisi de tremblements fébriles,  
Comme le cerf, au bord du frais ruisseau des bois.



## RETOUR DE CHASSE



Les tueurs de bisons ont terminé leur chasse.

Après avoir posté, de peur du loup vorace,  
Des gardiens qui devront protéger les blessés  
Et veiller sur les grands animaux terrassés,  
Les Métis ont repris le chemin de la tente,  
Où les femmes, tremblant des émois de l'attente,  
Ont préparé pour eux un copieux repas.  
Bien qu'ils soient harassés, que leurs chevaux soient las,  
Ils vont à toute bride et dévorent la plaine.  
Déjà les feux du camp, avivés par l'haleine  
De la brise du soir, qui commence à souffler,  
A leurs regards chercheurs viennent d'étinceler  
A travers de grands foin ondoiyants qui bruissent.  
Déjà des garçonnetts au-devant d'eux bondissent,  
— Légers comme des faons qui prennent leurs ébats —

Agitant leurs bonnets, poussant de longs hourras,  
Auxquels, comme un écho, répond, de proche en proche,  
En des cris délirants, la bande qui s'approche;  
Et bientôt, débouchant du noir fourré d'un val,  
Les habiles tireurs descendent de cheval,  
Longuement salués de clameurs éclatantes.

Par les femmes servis à la porte des tentes,  
Les hommes, affamés, mangent à belles dents,  
Sous l'aveuglant éclat de grands brasiers ardents  
Tout à l'heure allumés pour chasser les moustiques.  
Ils sont joyeux, ils sont verbeux, taquins, caustiques,  
A tout instant changeant de pose et de propos,  
Et supputant déjà la somme que les peaux  
Leur devront rapporter au comptoir de la *traîte*.

Le repas terminé, les fiers chasseurs, en fête,  
Auprès d'un feu nouveau cuisant de nouveaux mets,  
A la mode des Cris, fument leurs calumets,  
Et ne tarissent pas sur la course acharnée  
Dont le succès marqua la fin de la journée;  
Et de hardis *marksmen* exaltent leurs exploits.  
Par moment les Métis parlent tous à la fois.  
Chaque enfant les écoute et les fixe, en extase,  
Chaque femme, éjouie, en verve, jase, jase,  
Brûlante du désir de voir lever le camp,



Pour aller *éparer*, faire le *pémican*,  
Soigner ceux qu'a cloués au sol quelque blessure.

Le temps passe. Minuit approche en l'ombre obscure,  
Et les vaillants chasseurs, restés toujours Français,  
Ne cessent de vanter l'éclat de leur succès...  
Et de robustes mains à tout moment s'étreignent...

Cependant par degrés les longs propos s'éteignent  
Avec les feux, dont l'âme ardente en cet instant  
Ne jette dans la nuit qu'un reflet tremblotant.  
Dans le désert tout dort, le vent, la feuille, l'aile.  
Et, comme va mourir la dernière étincelle  
Du dernier grand bûcher sans braise et tout noirci,  
Plus d'un songe au sommeil, mais plus d'un songe aussi  
A remercier Dieu de l'abondante chasse  
Dont la plaine longtemps conservera la trace;  
Et bientôt, au milieu du calme solennel  
Qui tombe de l'azur immaculé du ciel,  
Où les étoiles d'or épanchent leur lumière,  
Récitée en commun, la dolente prière  
De ces naïfs enfants des déserts canadiens  
— Chez qui toujours survit la foi des jours anciens  
Et qu'on voit prosternés sous leurs abris de toiles —  
S'exhale vers le temple infini des étoiles.



## LA TOUSSAINT

La Toussaint. Le jour froid et livide agonise.  
La pluie en lourds filets choit des cieux éplorés;  
Et dans sa vieille tour la cloche de l'église  
Se lamente en de longs et sourds misérérés.

Avec une clameur lugubre la mer brise;  
De grands oiseaux plaintifs s'abattent sur les prés;  
Les ormes du chemin, flagellés par la bise,  
Poussent vers les passants des cris désespérés.

Les défunts, réveillés au fond des cimetières,  
Depuis de longs instants demandent des prières  
Par la voix de l'airain, des arbres aux abois...

Et, parmi tous les bruits rauques de la tourmente,  
Qui soulève les flots et fait craquer les toits,  
Toujours plus tristement la cloche se lamente.



## AU BORD DU GOLFE



*A Madame D.-G. Garon.*

A Percé. — Le soleil est couché. Tout s'endort  
Sur la plage. La mer à peine se balance  
Autour du Roc géant où lentement commence  
De s'étendre la nuit pâle de Thermidor.

Déjà les goélands ont ployé leur essor,  
Et le dernier pêcheur vient de rentrer dans l'Anse.  
C'est l'heure du souper, et des toits blancs s'élance  
Une fumée où tremble un vague reflet d'or.

Et, pendant qu'au ciel pâle on voit poindre une étoile,  
Au flanc du mont Joli, que la pénombre voile,  
Un vieillard, front courbé, roule son chapelet.

Et la plage, où bientôt le croissant de la lune  
Versera ses lueurs au front de chaque dune,  
Évoque en mon esprit un tableau de Roulet.



# INTIMA VERBA





## COUCHANT



*A M. Philippe Pelletier.*

Derrière le coteau le soleil a sombré,  
Marquant l'horizon bleu d'un long sillage rose,  
Et le vieux laboureur, revenu de son pré,  
S'est assis, seul, devant sa porte, et s'y repose.

Il s'y repose, en paix, tourné vers l'infini,  
Contemplant les splendeurs du firmament immense,  
Et remerciant Dieu qui sur son champ béni  
Laisse tomber sans fin le calme et l'abondance.

Comme ce travailleur, qui promène, au couchant,  
Son regard dans les cieux où le jour agonise,  
Un ami, dont l'âge a blanchi le front penchant,  
Cherche, le soir, silence et repos — à l'église.

Loin de toute clameur, l'œil dans l'éternité,  
Eclairé des rayons de la sainte Espérance,  
L'humble vieillard rend grâce à la Divinité  
Qui versa ses bienfaits sur sa longue existence.



## L'ORGUE

*A Samuel Casavant.*

L'orgue ! — Dans l'atelier immense qui bourdonne,  
Maint ouvrier déploie un effort rude et long,  
Ciselant tour à tour le bois, le fer, le plomb,  
Pour créer l'instrument qui chante, pleure et tonne.

Heureux d'emprisonner dans ses flancs le trombone,  
La flûte, le hautbois, le cor, le violon,  
Le facteur patient, héritier d'Apollon,  
Poursuit avec lenteur son travail monotone.

A polir un sonnet, une ode, un madrigal,  
Le musophile prend une peine infinie.  
Le vers doit y vibrer comme bois et métal.

Et j'applaudis en vous l'artiste de génie  
Qui, l'oreille toujours ouverte à l'harmonie,  
Dans le poète acclame un fraternel rival.



# A GASTON BOUZANQUET

AUTEUR DU PROJET DU DOUBLE MONUMENT A MONTCALM  
ET SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU COMITÉ  
DE L'ŒUVRE INTERNATIONALE FRANCO-CANADIENNE



Tout fier des grands labeurs sacrés de vos aïeux,  
Tout épris d'un passé de gloire et de souffrances,  
Le cœur obstinément clos aux désespérances,  
Vous poursuivez, là-bas, maints rêves généreux.

Vous pleurez les oublis et les indifférences  
Des foules délaissant les piédestaux poudreux.  
Vous voulez couronner le front de tous nos peux;  
Et vous avez tendu la main dans les deux Frances

Pour que Montcalm tombé, loin du pays natal,  
Dans le même combat que son vaillant rival,  
Revécût dans le bronze animé par Morice;

Et l'or que vous avez mendié noblement,  
Rendu plus pur au feu de votre dévouement,  
Vous nimbe d'un reflet beau comme la Justice !



## A LOUIS FOISIL

AUTEUR DE LA « LÉGENDE DU MONT SAINT-MICHEL »



Le ciel de la Neustrie, ami, te fit poète,  
Et, sur ton luth brûlant du feu des anciens jours,  
Tu chantas Jeanne d'Arc, Rollon, Guillaume, Arlette,  
Le fabuleux Mont-Tombe et les Dix Vieilles Tours.

Et des clameurs d'assauts, des appels au secours,  
S'unissent dans ton œuvre à des airs de musette.....  
Tout le passé normand, radieux, se reflète  
Sur tes clairs feuillets d'or faits pour durer toujours.

Le souffle qui courait dans les vers de Corneille,  
Animant tes refrains, enivre notre oreille,  
Exalte notre cœur, rafraîchit notre front.

Sur toi le Verbe ouvrit son aile toute grande,  
Et les alexandrins sonnent dans ta *Légende*  
Comme l'acier du glaive et l'airain du clairon.





## NEVERMORE



*Nevermore* !... Ce mot, que Verlaine a tracé  
Au fronton d'un poème amoureux, plein de charmes,  
Où sa muse plaintive évoquait le passé,  
Ce mot exotique est comme mouillé de larmes,

*Nevermore* !... Jamais plus je n'irai bondir,  
Enfant échevelé, dans le pré qui verdoie ;  
Jamais plus je n'irai jouer et m'ébaudir  
Avec des compagnons électrisés de joie.

Jamais plus, au bosquet désert, je n'essaierai  
D'imiter Robinson Crusoé dans son île ;  
Jamais plus, jamais plus, je ne me sentirai  
Embraser par le feu d'un rêve juvénile.

Jamais plus, jamais plus je n'entendrai la voix  
De quelque jeune fille à la marche indécise,  
Tremblante, ouvrant son cœur pour la première fois,  
Me soupirer des mots que l'âme divinise.

Adieu l'enfance ! adieu le clair matin des jours !  
Adieu l'enchantement de la jeunesse folle !  
Plus de jeux ! plus de bruits ! plus de chants ! plus d'amours !  
Pour moi toutes les fleurs ont fermé leur corolle.

Pour moi l'ardent midi de la vie a passé,  
Et, pâle, à l'horizon déjà le soleil baisse.  
Pour moi l'astre des saints espoirs s'est éclipsé  
Comme un phare devant le pilote en détresse.

Bientôt la nuit sans fin s'étendra sur mon front.  
Et moi, que la vie a secoué sur sa houle,  
Je voudrais, quand mes yeux mourants se fermeront,  
M'en aller dormir seul, loin des flots de la foule.

Je voudrais, près des bois, le plus obscur tombeau,  
A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un vieux sycomore.  
Ce rêve aussi devra s'éteindre, et nul flambeau  
Ne le rallumera jamais plus. *Nevermore !*

A LA RÉVÉRENDE

SŒUR OLIER

POUR LE VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE SA PRISE DE VOILE



Loin des enchantements du monde, loin du bruit,  
Vingt-cinq ans vous avez, comme la violette  
Exhalant son parfum dans la paix de la nuit,  
Embaumé de vertus votre calme retraite.

Vingt-cinq ans vous avez, sourde aux cris triomphants  
Des heureux défilant sous votre humble fenêtre,  
Répété chaque jour, comme le divin Maître :  
— Laissez venir à moi tous les petits enfants !. —

Vingt-cinq ans, Canadienne à l'âme enthousiaste,  
Chérissant la patrie et ses traditions,  
Vous avez fait couler de votre lèvre chaste  
L'inépuisable flot des plus pures leçons.

Grâce à votre savoir, bien des intelligences  
Ont pris l'essor de l'aigle et planent en plein ciel,  
Bien des cœurs, qu'eût meurtris le doute universel,  
Sont emportés aux bras des saintes espérances,

Vos travaux sont de ceux qui ne périssent pas;  
A pareille œuvre un lustre ineffable s'attache;  
Et l'Avenir, baisant la trace de vos pas,  
Se souviendra toujours de votre nom sans tache.



AU RÉVÉREND  
PÈRE C.-A. POISSANT

CURÉ DE BRIGHTON, CHICAGO



Le sort vous a poussé hors du vallon natal,  
Et le vent de l'exil souffle dans votre voile;  
Mais toujours devant vous, noble ami, luit l'étoile  
Qui montre le chemin aux chercheurs d'idéal.

Vous êtes loin, bien loin ; mais toujours dans votre âme  
Survit le souvenir du pays des aïeux,  
Où la France a tracé son sillon radieux,  
Où la foi dans les cœurs garde toute sa flamme.

Toujours vous chérissez le fleuve solennel  
Que nos grands bois touffus ombragent de leur dôme  
Vous chérissez le vieil et suave idiome  
Que sur vos lèvres mit le baiser maternel.

Avec toute l'ardeur modeste des apôtres,  
Soutenu par l'espoir, conscient du danger,  
Vous luttez constamment, sous le ciel étranger,  
Pour faire aimer le Christ et défendre les nôtres.

Vous vous heurtez souvent au sarcasme moqueur  
D'implacables jaloux méditant notre perte.  
A tous les suppliants votre main est ouverte;  
Quand vous n'avez plus d'or, vous *donnez..... votre cœur.*

Grâce à la charité dont le feu vous embrase,  
Rayonne un sanctuaire, aux modestes lambris,  
Où bien des pèlerins fatigués et meurtris  
Viennent se retremper aux sources de l'extase,

Votre zèle est passé dans votre humble troupeau;  
Et votre nom vivra sans fin dans sa mémoire,  
Brillant comme un reflet du flambeau de la gloire,  
Vibrant comme les plis de quelque fier drapeau !



## AU PRINTEMPS

*A J.-M. Fleury.*

### I

*Te Deum laudamus!* ... Avril  
A chassé les froids, le grésil,  
    Les avalanches.....  
Notre printemps est de retour,  
Et partout un frisson d'amour  
    Court sous les branches.

La vie a germé de la mort.  
Adieu les bourrasques du nord !  
    La brise est chaude.  
Où le frimas étincelait

L'herbe naissante a le reflet  
De l'émeraude.

Même dans l'arbre renversé  
La sève bout à flot pressé  
Et s'extravase.  
Dans le val désert et muet  
La source, où rien ne remuait,  
Palpite et jase.

Le soleil argente l'arceau  
Du pin et l'azur du ruisseau;  
La feuille pousse;  
La pervenche s'épanouit;  
Des hymnes montent jour et nuit  
Des nids de mousse.

Voilé d'un diaphane encens,  
Avec mille bruits caressants  
Le flot déferle;  
Et, le soir, l'astre au firmament  
Luit de l'éclat du diamant  
Et de la perle.

D'âcres parfums sortent des eaux.  
Le vent, balançant les roseaux,



Chasse la brume.  
Le bosquet semble un reposoir,  
Et, comme un énorme encensoir,  
Le coteau fume.

Oh ! oui, tout est ressuscité ;  
Tout reprend sa fécondité  
Et sa caresse.  
Hommes et bêtes sont joyeux.  
La nature aux cœurs comme aux yeux  
Jette l'ivresse.

Cependant le charme inouï  
Que prodigue à l'être ébloui  
Mai qui flamboie,  
Hélas ! ne sait plus m'émouvoir ;  
Mon âme est fermée à l'espoir  
Comme à la joie.

Je songe qu'une autre saison  
Va ternir encor le gazon  
Et les étoiles.  
Je revois neiges et glaçons ;  
Et je sens déjà des frissons  
Jusques aux moelles.

Du sombre hiver je suis hanté.  
Comme un poète l'a chanté  
    Dans sa tristesse,  
Celui que le sort a blessé  
« N'a qu'un printemps, c'est son passé,  
    « C'est sa jeunesse ! »

## II

Après la neige et le froid noir,  
Je me plais pourtant à revoir  
    Le lis éclore,  
Rutiler le soleil joyeux  
Sur les tombeaux silencieux  
    Qu'il baigne et dore.

Je me plais, désertant mon seuil,  
Lorsque du merle ou du bouvreuil  
    Les chants s'éveillent,  
A rentrer dans les champs étroits  
Où, couchés au pied de la croix,  
    Les miens sommeillent.

Dans le cimetière dormant  
Je retrouve un isolement

Qui me repose ;  
Je rêve qu'avant bien des jours  
J'irai là poser pour toujours  
Mon front morose.

Je rêve qu'en un soir de mai,  
Au flanc d'un coteau parfumé  
De l'âpre Beauce,  
Sous la terre je sentirai  
Qu'une fleur du sol adoré  
Croît sur ma fosse ;

Que cette fleur du doux pays  
Où je reçus d'êtres chéris  
L'adieu suprême.  
Avec ses lèvres de carmin  
Peut-être aura baisé la main  
De ceux que j'aime.

Et je compte qu'à son parfum,  
A pas lents, dans l'ombre, quelqu'un,  
Dont je vénère  
Les nobles et pieux accents,  
Viendra parfois mêler l'encens  
D'une prière.



## A UN LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Tu voulais recueillir, comme en un reliquaire,  
Les noms des vétérans du groupe audacieux  
Qui s'obstine à lutter pour garder sous nos cieux.  
Le verbe si fécond de la France, ta mère.

Tu fis un livre aussi viril que gracieux,  
Une œuvre de justice, une œuvre salutaire.....  
Et la Gloire, là-bas, au pays des aïeux,  
Hier, a sur ton chef posé sa main austère.

Bravo ! merci ! bravo ! — Devant l'altier fleuron  
Qu'on verra désormais resplendir à ton front  
Mon cœur français s'enflamme et mon âme est en fête.

Et, parce que mon nom à ton livre est scellé,  
Je sens, moi qu'un désert sans palmes a brûlé,  
L'ombre de tes lauriers descendre sur ma tête.



## TRISTESSE



Le gel a flétri les rameaux  
Des érables et des ormeaux  
    De nos bocages.  
Un frisson de mort a passé.....  
Et le vent fauve et courroucé  
    Tord les branchages

Au creux des sillons assoupis  
On ne voit plus tomber d'épis.  
    Les nids sont vides;  
Et les tyroliens ailés  
Quittent nos climats désolés  
    Pour les Florides.

Un froid linceul voile les cieux.  
Son aspect sombre et soucieux  
Angoisse l'âme.

Tout est morne, onde, champ, forêt....  
Et le soleil comme à regret  
Donne sa flamme.

Tout semble tressaillir d'effroi.  
La voix des cloches dans l'air froid  
Est sourde et fausse;  
Et la feuille tombe des bois  
Comme un pleur de l'œil aux abois  
Sur une fosse.

Adieu les chansons du flot bleu !  
Adieu les couchants d'or ! Adieu  
Les matins roses !  
Adieu l'enivrant gazouillis  
De la brise dans les taillis !  
Adieu les roses !

Plus de fleurs ! plus de chants d'oiseau !  
Au fond du ravin le ruisseau  
Ecume et tonne...



Novembre est venu nous glacer....  
Et dans mon cœur je sens passer  
Le vent d'automne.





# MARINES



## EN MER

A bord de la *Provence*,  
ce 5 octobre 1909.

Depuis hier le vent du nord souffle en tempête :  
Sous son fouet glacial les flots tordent leur crête  
Et poussent, éperdus, d'horribles meuglements ;  
Partout, autour de nous, des abîmes fumants  
Se creusent, des sommets mouvants et blancs d'écume  
Se dressent à travers les réseaux de la brume.  
Depuis hier le vent déchire en mugissant  
Les lames, les soulève, et sur le pont glissant  
En laisse retomber des bribes convulsives.  
Le jour à peine luit sur les vagues massives.  
Qui battent sourdement les flancs du lourd steamer ;  
Le ciel sombre se fond avec la sombre mer :  
A nos yeux le soleil dans la buée épaisse  
N'est plus que le fanal d'une barque en détresse.  
Et l'ouragan toujours souffle plus âprement.

Mais, malgré la fureur du grand flot écumant,  
Malgré les mille assauts fougueux de la tourmente,  
La *Provence* poursuit sa course triomphante,  
Sans heurt, sans bruit, sans halte, avec l'aplomb du fort,  
Du puissant, contre qui s'épuise tout effort,  
Avec la majesté farouche du colosse  
Devenu le dompteur de l'Océan féroce,  
Avec la quiétude et la vélocité  
Du goéland hardi fendant l'immensité.

Et demain surgiront les falaises de France.

La France!... Elle traverse, ainsi que la *Provence*,  
Un océan battu des sauvages autans.  
En vain le flot bondit jusque dans les haubans  
Du grand navire humain sur les mers mondiales,  
En vain, dans les brouillards aveuglants, des rafales  
Rompent parfois ses mâts, hauts comme son orgueil,  
L'impérissable nef, à travers maint écueil,  
Sans hâte ni retard, sans frayeur ni colère,  
Majestueuse, suit sa route séculaire,  
Portant son libre et fier pavillon triomphal  
Vers le port lumineux où brille l'Idéal,  
N'interrompant jamais son périlleux voyage,  
Et sous chaque soleil laissant un long sillage  
— Qui sert à diriger dans l'ombre ses rivaux —  
*D'exemples immortels et d'immortels travaux!*

## RETOUR DE PÊCHE

*A Henri d'Arles.*

Regardez, tout là-bas !... On voit — blanches mouettes  
Se profilant au bord de l'horizon mouvant —  
Lentement émerger douze voiles coquettes  
Sous l'haleine légère et folâtre du vent.

Les fiers Gaspésiens reviennent de la pêche  
Qui les a tout le jour retenus loin du bord.  
Le ciel est clair, l'onde est calme, la brise est fraîche,  
Le cormoran se tait, et la plage s'endort.

Dans le bleu sidéral une étoile s'allume.  
La douce nuit de mai descend sur les grands flots.  
Pas un vol d'alcyon n'effleure l'eau qui fume,  
Pas un frisson des nids ne court sous les bouleaux.

Mais tout à coup les sons d'une cloche lointaine  
S'élancent vers le ciel serein comme l'espoir ;  
Et le souffle du large indolemment promène  
Les suaves échos de l'angélus du soir.

Cet hymne de l'airain monte jusqu'à la nue  
Qu'illumine le feu des phares de l'éther,  
Et les rudes pêcheurs courbent leur tête nue  
Pour saluer aussi l'Étoile de la Mer.

Avant qu'ils aient touché la plage où jase et chante  
La vague harmonieuse aspergeant les cailloux,  
Des femmes, la gaîté dans leur prunelle ardente,  
Accourent du village au devant des époux.

Sautant dans les bateaux amarrés à la *barre*,  
Chacune aide son homme à porter sur le *pier*  
Ses dix *drafts* de morue — une pêche assez rare —  
Qu'attend, pour les peser, le rigide *overseer*.

Puis, le poisson vendu, les dollars dans leurs poches,  
Satisfaits, ces vaillants suivent maint sentier vert  
Pour rentrer au logis, où, traînant leurs galoches,  
Les vieilles sont en train de mettre le couvert.



O le frugal et gai souper dans la pénombre !  
O l'appétit de loup !... Sur la nappe tout fond.  
Le pain bis s'engloutit dans les bouches sans nombre,  
La mélasse s'engouffre en des outres sans fond.

Quand chaque maisonnée a calmé sa fringale,  
Quelques pêcheurs, suivis d'enfants et de vieillards,  
Vont s'asseoir près de l'onde aux doux reflets d'opale,  
Et sur le firmament promènent leurs regards.

Ils scrutent, du sommet calme de la falaise,  
Les nuages planant comme de lourds oiseaux,  
Pour savoir si demain la mer sera mauvaise,  
Ou s'ils feront encor merveille sur les eaux.

Et, pendant qu'au loin tout s'efface sous les voiles  
De l'ombre qui noircit les flots silencieux,  
Plus d'un aïeul, fixant l'océan des étoiles,  
Sent tomber sur son front la grande paix des cieux.





## L'AUORE



La nuit pâle s'enfuit ; l'étoile d'or s'éteint.  
Dans les joncs somnolents s'éveillent des bruits vagues.  
La mer blanchissante a des frou-frous de satin  
Sur les galets polis et clairs comme des bagues.

Dans l'anse tout s'anime, hommes, bateaux et dragues.  
Sur la dune, grisé de l'arome du thym,  
Le bouvreuil se querelle avec l'écho mutin.  
La mauve et le pétrel rasant le pli des vagues.

La brume, qui voilait le fluide cristal  
De ses plis opalins, dont la blancheur éclate,  
S'envole sous le feu du flambeau matinal.

Et, rougissant la lame aux chatoîments d'agate,  
Le soleil qui se lève, ardent et triomphal,  
Sur l'horizon déroule une écharpe écarlate.



## SUR LA PLAGE

La tempête a fermé son aile furibonde,  
Qui tout à l'heure encor fouettait les matelots;  
La rafale du large étouffe ses sanglots;  
Mais la vague toujours déferle, écume et gronde.

La nuit tombe. Vers l'est pâli l'étoile blonde  
S'allume comme un phare illuminant les eaux.  
A terre tout se tait, la brise, les oiseaux,  
La charmille touffue et la forêt profonde.

Tout se tait, sur la route et dans l'enclos béni,  
Sous la feuille qui pousse, au bord de l'eau qui coule,  
Sur l'herbe de la plaine et la mousse du nid.

Et, pendant qu'à mes pieds la lame se déroule,  
Je promène mon œil enivré d'infini  
Entre le bleu du ciel et le blanc de la houle.



## LA MOUETTE



A bord de la *Bretagne*,  
ce 6 décembre 1909.

De l'occident brumeux, subitement surgi,  
Le vent râle, le vent meugle, le vent mugit  
A travers l'infini de l'Océan qui bave  
Et roule autour de nous plus d'une sombre épave.  
Le vent pleure, le vent siffle, le vent rugit,  
Et sous ses lourds assauts le vaste flot, rougi  
Par le dernier lambeau du soleil qui se couche,  
Mêle à ses bruits stridents son brame ment farouche.  
Un nuage grisâtre émerge à l'horizon,  
S'étirant sur le ciel comme une ample toison.  
La tempête s'avance, et, battu par la houle  
Qui tour à tour bondit, court, s'abat, monte et croule,  
Le grand paquebot fend majestueusement  
La froide immensité de l'abîme écumant;

Et les efforts sans nom de l'onde convulsive  
Sont impuissants et vains contre la nef massive.  
Derrière elle et comme elle inlassable et narguant  
Les chocs vertigineux du sauvage ouragan,  
La mouette poursuit sa course accoutumée  
A travers le brouillard et la noire fumée  
Qui monte de l'enfer allumé dans les flancs  
Du rapide steamer en proie aux flots hurlants.  
Contre les tourbillons croissants de la bourrasque  
Elle vole d'une aile inconstante et fantasque,  
Elle tournoie au ras des eaux l'éclaboussant,  
Elle file tout droit, d'un trait calme et puissant,  
Devant elle dardant un œil noir qui flamboie,  
Et, parfois, frémissant d'une indicible joie,  
Elle monte, elle plane, ou plonge tout à coup  
Dans le creux tournoyant de la lame qui bout,  
Remonte d'un coup d'aile au ciel voilé de brume,  
Redescend aussitôt, se pose sur l'écume  
De la vague, s'y berce, avec elle se fond,  
Puis reprend un essor plus léger et plus prompt,  
Nous rejoint, nous dépasse, et de nouveau s'arrête.  
Ferme son vol, s'abat encore sur la crête  
Des grands flots éraflés par l'âpre souffle amer,  
Disparaît entre deux gonflements de la mer,  
Reparaît, et, rasant les ondes éperdues,  
S'efface dans la nuit des mornes étendues.



AU FIL DES HEURES



## *VICTUS SED VICTOR*

Poème lu par l'auteur devant la statue de Montcalm, à Québec,  
le 16 octobre 1911.

Tout près d'ici, tout près du sol que nous foulons,  
Altier comme Québec debout sur sa falaise,  
Plein du feu des Klébers et des Timoléons,  
En voulant rallier ses fougueux bataillons,  
Montcalm tomba, frappé par une balle anglaise.

Montcalm tomba, vaincu par le destin jaloux;  
Mais sa défaite fut glorieuse et féconde,  
Et son nom, radieux et caressant pour nous,  
Et que nous devrions répéter à genoux,  
Comme un flambeau divin luit pour le Nouveau-Monde

Oui, sa défaite fut féconde sous nos cieux,  
Et le sang qu'il versa dans la plaine voisine,  
O miracle ! baigna tout le sol des aïeux,  
Y fit croître et fleurir des rejetons nombreux,  
Dont nul soc meurtrier n'atteindra la racine.

Oui, grâce à sa valeur, grâce à son dévoûment,  
Le fier triomphateur respecta notre race,  
Et, sous le sceptre anglais, nous portons hardiment,  
Pour repousser l'entrave et l'asservissement,  
La loyauté pour lance et la foi pour cuirasse.

La gloire de Montcalm ignore tout déclin.  
Toujours elle grandit, comme croît la lumière,  
Comme dans un ciel pur le soleil du matin,  
A mesure qu'il monte à l'horizon lointain,  
Verse plus de rayons éclatants à la terre.

Et tant que vers la mer le fleuve souverain,  
Qui vit combattre et choir l'immortel capitaine,  
Roulera ses flots d'or, forte comme l'airain  
Qui nous montre aujourd'hui son front vaste et serein,  
Sa mémoire vivra dans l'âme canadienne.

Son premier revers fut un suprême succès ;  
Et, quand on le coucha dans le sol qu'une bombe  
Avait ouvert non loin d'un bastion français,  
Le feu d'une rancœur séculaire à jamais  
S'ensevelit avec le guerrier dans sa tombe.

Tel Wolfe terrassé dans l'âpre engagement  
Qui décidait du sort d'un peuple à la mamelle,  
Par sa mort Montcalm a, sous notre firmament,  
Commencé l'union qui lie étroitement  
La puissante Albion à la Gaule immortelle.

Et, pendant que, pieux, monte vers le héros  
L'hommage de la vieille et fière capitale,  
Peut-être les vaillants et glorieux rivaux  
Cherchent-ils, réveillés en leurs sombres caveaux,  
A se serrer la main dans l'ombre sépulcrale.

Il semble que l'un d'eux nous dise en ce moment :  
— Puisque Dieu veut qu'ici des races étrangères  
D'un empire nouveau jettent le fondement,  
Fo mez, mariant l'or pur au pur diamant,  
De deux peuples naissants un grand peuple de frères !

Sentant couler en vous le sang noble et fécond  
Que prodiguèrent, pleins d'une ardeur sans rivale,  
Les hardis descendants du Franc et du Saxon,  
Efforcez-vous, les yeux sur le même horizon,  
De cimenter partout l'*Entente cordiale*! —



# A UN ÉVÊQUE CANADIEN

A L'OCCASION DE SON RETOUR D'EUROPE



Quand le drapeau français, que la gloire illumine,  
S'envola du sommet de nos murs en ruine,  
Au milieu des navrants sanglots d'un peuple enfant,  
Que l'Amérique avait toujours vu triomphant,  
Aux bords du Saint-Laurent, dédaignés de Voltaire  
Et convoités depuis cent ans par l'Angleterre,  
Nos ancêtres n'étaient que soixante milliers  
De soldats défricheurs sans pain et sans souliers.  
Ne pouvant repasser les flots de l'Atlantique  
Et retourner aux champs de la patrie antique,  
Dont ils devaient sans fin garder le souvenir,  
Abhorrant leurs vainqueurs, redoutant l'avenir,  
Attirés par l'éclat de la terre voisine,  
Où l'arbre du Progrès étendait sa racine,

Où le soleil plus chaud fait les prés plus féconds,  
Les Canadiens songeaient à fuir des bois profonds  
Qui naguère tombaient sous la cognée active,  
Pour s'en aller planter leurs tentes sur la rive  
Qu'abrite maintenant l'étendard étoilé.  
Mais les nobles pasteurs du troupeau désolé  
Qu'à sa vieille rivale abandonnait la France,  
Élevèrent la voix, montrant le gouffre immense  
Où sa langue, ses mœurs et sa foi pourraient choir,  
S'il allait lâchement désertter le terroir  
Qu'à la pointe du soc, et tout fiers de leur rôle,  
Avaient jadis conquis les enfants de la Gaule.  
Aussi, prêtant l'oreille aux avertissements  
Que leur donnaient ces chefs généreux et cléments,  
Qui, tout émus encor des récentes batailles,  
Étouffaient dans leur cœur la voix des représailles  
Et de leurs conquérants pardonnaient les affronts,  
Nos pères, résignés, inclinèrent leurs fronts  
Devant l'arrêt du sort, et, sans trahir la France,  
Au drapeau d'Albion jurèrent allégeance,  
Et restèrent aux bords fécondés de leur sang.

Toujours ainsi guidé, notre peuple naissant  
Prodigieusement prospéra sous l'égide  
D'une puissance aussi vaillante que rigide.  
Sa loyauté fut sainte, et, lorsque l'étranger  
Traversa la frontière, on le vit se ranger,



Plein de tout l'ancien feu de son ardeur guerrière,  
Sous les plis glorieux des couleurs d'Angleterre;  
On vit Salaberry, nouveau Léonidas  
Sauvant la colonie avec trois cents soldats,  
De son sabre tracer le nom d'une victoire  
Dont éternellement s'étonnera l'Histoire,  
Et montrer aux Saxons tout fiers de son succès  
Qu'en nos veines toujours coulait le sang français,  
Que nous n'avions perdu rien de la mâle audace  
Qui fit sous tous les cieux triompher notre race,  
Et que nous avions droit de marcher à côté  
Des vainqueurs dont le cœur bat pour la liberté.

Grâce à la loyauté que ces fervents apôtres  
Avaient enracinée au fond du cœur des nôtres,  
Albion conserva le plus brillant fleuron  
Qui jamais resplendît à son auguste front;  
Un peuple nouveau-né, menacé du naufrage,  
Sut rester à son poste et conjurer l'orage;  
Et ce peuple, arraché par miracle au péril  
Comme autrefois l'enfant Moïse sur le Nil,  
Ne veut, pour lui montrer sa route, d'autres guides,  
Sur les bords du grand fleuve et des grands lacs limpides,  
Que les soldats du Christ. Et ces preux, constamment  
Emportés par le zèle et par le dévouement,  
S'enfoncent sous les bois, suivis de gars robustes,  
Pour qui nos pins géants ne sont que des arbustes,

Et sous l'effort vaillant de ces hommes de fer  
La vaste forêt croule avec un bruit d'enfer,  
Et partout où dormait la solitude vierge  
Un hameau se profile, un blanc clocher émerge...

Parfois un des prélats dont nous sommes si fiers  
Quitte un instant nos bords et traverse les mers :  
Il va fouler les champs radieux et prospères  
D'où sont venus jadis ceux qui furent nos pères,  
Et prosterner son front auguste et vénéré  
Sur le sol que le sang de Jeanne a consacré.  
Au pied des monuments de France et d'Italie,  
Dans un rêve extatique il se plonge et s'oublie ;  
A des sources de foi, d'espérance et d'honneur  
Il rafraîchit son âme, il retrempe son cœur,  
Il savoure le pur parfum de la prière.  
Sous les plafonds du Louvre ou les arcs de Saint-Pierre,  
Avide d'idéal, il grise son regard  
De tout l'enivrement prodigieux de l'Art ;  
Il puise au Colisée, à la Sainte-Chapelle,  
Dans la Ville-Lumière et la Ville Éternelle,  
Éblouissant ses yeux de leur rayonnement,  
Une nouvelle ardeur, un nouveau dévouement,  
Pour veiller et lutter pour son troupeau qui prie,  
Pour aimer et servir l'Église et la Patrie.

Et nous brûlons d'aller saluer son retour,

Car nous lui conservons ici tout notre amour,  
Nous craignons, au bercail, le loup cherchant sa proie...  
Et, comme les brebis qui tressaillent de joie  
En voyant reparaître au lointain le berger  
Qui les aime et les tient à l'abri du danger  
Dont le fauve, aux aguets, les menace sans cesse,  
Nos cœurs reconnaissants palpitent d'allégresse,  
Lorsque notre œil, sondant l'immensité des eaux,  
Découvre à l'horizon les voiles des vaisseaux  
Ramenant sous nos cieus ces absents vénérables.  
Oui, nous les chérissons, au pays des érables,  
Les confesseurs du Christ, que de nouveaux Judas  
Sur des bords étrangers couvrent de leurs crachats.  
Et comment pourrions-nous ne pas chérir ces hommes?  
Patriotes, ils nous ont faits ce que nous sommes;  
Pour nous ils ont souffert, pour nous ils ont lutté;  
Et si nous jouissons de cette liberté  
Qui fait de notre plage une terre bénie,  
Si nous avons jadis vaincu la tyrannie,  
Si d'un siècle fécond nous voyons les éclairs  
Illuminer nos champs, nos forêts et nos mers,  
Si nous restons toujours ce qu'étaient les ancêtres,  
Nous devons ces bienfaits augustes à nos prêtres.  
Oui, grâce à ces pasteurs, le flambeau du Progrès  
Rayonne sur nos eaux, nos bois et nos guérets.  
Plus de désert sans fin ! plus de plaine inféconde !  
Où le fauve hurlait la vapeur siffle ou gronde.  
Partout les Édisons changent les nuits en jours,

Les champs dressent leurs blés et les cités leurs tours ;  
Où fumait le wigwam la coupole flamboie,  
Des temples saints, où l'art chrétien déjà déploie  
L'envergure de l'aigle ou le vol du condor,  
Jusqu'au dais sidéral portent leurs flèches d'or ;  
Et partout des foyers de science surgissent,  
Des horizons nouveaux s'ouvrent et s'élargissent.  
Vers son but notre race avance incessamment.  
Quel fécond et superbe épanouissement !  
Sur la scène, au prétoire, aux rostres, dans la chaire,  
Le verbe des aïeux, cette langue si chère,  
Pour qui nous avons tous si vaillamment lutté,  
Cette langue d'amour, de force et de clarté,  
Vibre avec la souplesse et la force dont vibre  
La parole ou le chant d'une nation libre.  
O la fécondité du vieil esprit gaulois !  
Vaincus, nous triomphons et nous faisons nos lois ;  
Notre forum, qu'emplit la foule souveraine,  
Retentit des accents mâles des Démosthène ;  
Nos cathédrales ont leurs Listz et leurs Mozarts ;  
Et Paris, le Paris des lettres et des arts,  
Si prodigue parfois d'encens et d'harmonie,  
Mais qui pour ceux-là seuls qu'a marqués le génie  
Fait résonner sa lyre et brûler ses parfums,  
Acclame nos sculpteurs, nos peintres, nos tribuns,  
Redit l'écho divin des chants de nos poètes  
Exaltant les succès ou pleurant les défaites  
De Celle qui, là-bas, devra rester toujours

Notre mère. Oui, pour nous resplendissent des jours.  
D'abondance, de paix, d'orgueil, d'espoir et d'aise.  
Quel avenir nous est promis ! quelle genèse !  
Dans leur ascension vers le Beau, vers le Grand,  
Rien ne peut arrêter les fils du Saint-Laurent.  
Nulle race ne fut plus féconde et virile.  
Hier encor nous étions à peine neuf cent mille,  
Nous serons dans cent ans plus de vingt millions.  
Nés d'un peuple chez qui bat le cœur des lions,  
D'un peuple qui partout sème, fonde et délivre,  
Aux bords laurentiens nous voulons faire vivre,  
Sous le fier tricolore ou sous les fleurs de lis,  
La France des Pasteurs, des Pascals, des Clovis...  
Et, comme survécut cette France si belle  
Aux cent coalitions qui fondirent sur elle,  
Nous saurons résister à tout brutal effort  
Tenté pour nous noyer ou changer notre sort,  
Nous saurons déchirer tout drapeau tyrannique ;  
Et nous accomplirons, sur le sol d'Amérique,  
Pour la sainte Patrie et pour les saints Autels,  
Des travaux glorieux, des travaux immortels  
Comme tout ce qu'enfante une race choisie,  
Immortels comme l'Art, la Foi, la Poésie,  
Comme tout ce qui porte, ô sublime unité !  
L'empreinte de la Gaule et de la Liberté !



## A JEAN AICARD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Sans avoir contemplé la plage où sont éclos  
Tes poèmes vibrants d'amour et d'espérance,  
Maître, depuis longtemps je connais la Provence,  
Sa Lyre aux larges vers, son Rhône aux larges flots.

Ton cher pays me hante, et, malgré la distance,  
Je perçois le soleil qui dore ses tombeaux;  
J'entends la grande voix du mistral sur les *baus*,  
Je hume la lavande au bord de la Durance.

Mon œil est fasciné par le front du Ventoux ;  
Le cri de la cigale à mon oreille est doux ;  
Le son du galoubet m'emplit de gaîté folle.

Et, lorsque les échos de tes chants du Midi  
M'arrivent à travers l'Atlantique attiédi,  
Je sens mon cœur léger danser la farandole.





## A MIGUEL ZAMACOÏS

Souvent, lorsque la nuit de mai pâle et pensive  
Envahit les grands flots du Fleuve qui s'endort,  
Écartant de la main la branche ou l'ajonc d'or,  
Je vais, distrait, fouler le sable de la rive.

Tour à tour l'œil au ciel et sur l'eau fugitive  
Qui reflète en son calme azur les pins du Nord,  
J'aime à voir vers le sud cingler la nef massive  
Dont l'inlassable vol nargue en mer tout essor.

En suivant du regard son froid sillon sur l'onde,  
Je songe au clair Midi que le soleil inonde,  
Qu'embaument le muscat, la lavande et le miel.

Et, l'oreille tendue à la rumeur des grèves,  
Tourné vers ton pays, maître, je fais des rêves  
Profonds comme la mer, vastes comme le ciel.



# LA MONTURE DU POÈTE

D'APRÈS SCHILLER



Un poète, pâli par la faim et l'extase,  
Résolus, un matin, d'aller vendre Pégase  
A la foire voisine.

Un éclair dans les yeux,  
Du feu dans les naseaux, le cheval glorieux,  
Dont les sots de tout temps ont redouté l'approche,  
Sur son maître attachant un regard de reproche,  
Piaffait, ruait, poussait de moment en moment  
Vers le ciel radieux un long hennissement,  
Qui faisait tressaillir les échos de la ville.  
Et la foule, devant cette bête fébrile,  
Constamment répétait : — Quel superbe animal !

Il est fâcheux pourtant que son corps sans égal  
Soit ainsi déformé par ces deux grands ailes  
Qui ne servent à rien et semblent si rebelles...  
Quel dommage ! Il est vrai que c'est sa rareté  
Qui fait son prix. Mais quel dompteur, quel exalté  
Oserait chevaucher une pareille bête ?  
Autant vaudrait tenter de brider la tempête. —

Et l'on se méfiait, et pas un ne voulait  
Acheter le griffon.

Monté sur un mulet,  
Un vigneron s'en vint et dit, fixant Pégase :

— Lorsque des ceps trop longs me nuisent, je les rase.  
Ces deux ailes aussi nuisent, et l'on pourrait  
Les couper, les lier... Cet étalon vaudrait  
Dix fois plus, dépouillé d'une telle envergure.  
En tout cas, je paîrai cent francs de la monture.

— Tope ! fait le poète, enchanté du marché.

Par son maître nouveau Pégase est harnaché,

Attelé... Mais à peine a-t-il quitté la foire,  
Que le grand altéré de rayons et de gloire  
S'élançait, renversant soudain dans un fossé  
Le véhicule avec le conducteur blessé,  
Au milieu d'un épais tourbillon de poussière.

— Cette leçon devra me servir, dit Jean-Pierre,  
On ne peut sans péril atteler l'étalon.  
Devant faire bientôt un voyage très long,  
Conduire des amis très nombreux, je vais mettre  
Le *poulain* — que sans doute aucun n'a pu soumettre —  
En avant de mes deux mulets, qu'il aidera...  
Au reste, j'en suis sûr, l'âge le calmera. —

Sous son nouveau harnais le griffon se comporte  
A merveille d'abord, et lestement emporte  
Le coche plein d'amis avec les deux mulets,  
Se moquant du fardeau, méprisant les relais.

Mais soudain vers l'azur il lève la paupière,  
Il reconnaît son champ, son grand champ de lumière,  
Il hennit, il bondit, s'écarte du chemin...  
Et le voilà courant, dédaigneux de tout frein  
Et secouant la plus farouche des crinières...,  
Les voyageurs, tremblants, aux rênes cramponnés,

Poussent à chaque instant de longs cris forcenés ;  
Et bientôt, disloqué par mille heurts, le coche  
S'affaisse lourdement sur un quartier de roche.

— Ça va mal, dit Jean-Pierre ahuri, ça va mal !  
Je ne pourrai jamais dompter cet animal,  
Qui, loin de s'amender, de jour en jour empire.  
Le seul jeûne saura peut-être le réduire.  
Essayons. —

Il essaie, et, durant un long mois,  
Laisse souffrir de faim l'hippogriffe aux abois,  
Qui maigrit et n'est plus que l'ombre de lui-même.  
Il va la tête basse et la prunelle blême.  
Il tremble de faiblesse, et regrette le temps  
Où son vol emportait les mulets haletants.  
Il voudrait se revoir au milieu des poètes,  
Qui pourtant ne pouvaient lui donner que des miettes.  
Son ossature inspire à présent de l'horreur.  
Alors, ne craignant plus, devant cette maigreur,  
Que le *poulain* fougueux ne s'emballe et ne rue,  
Jean-Pierre avec le bœuf l'attelle à la charrue.  
Oui, le noble animal, le fier cheval ailé,  
Au grand bœuf indolent et lourd est accouplé.  
Quelle humiliation ! quel bizarre spectacle !  
Aussi bien l'hippogriffe affreusement renâcle,

Se cabre, essaie à fuir, cherche à rouvrir son vol,  
S'affaisse, de ses pieds égratigne le sol,  
Se relève, retombe aussitôt sur le chaume.  
Mais il ne tourne plus les yeux vers son royaume,  
Et, d'écume mouillant le sillon commencé,  
Retenu par le poids du grand bœuf renversé,  
Il se tord et se roule à travers la fumure,  
Qui salit sa puissante et superbe envergure.

— Tu n'es donc propre à rien, maudite bête ! dit,  
Faisant claquer son fouet, le fermier qui bondit,  
Tu n'es donc propre à rien, que je ne puis te faire  
Aider le bœuf docile à labourer la terre !  
Ton premier maître était un misérable escroc. —

Et les coups pleuvent dru du chanfrein au garrot.  
Et, pendant que le fouet, claquant, sifflant, assomme  
La bête, tout à coup paraît un beau jeune homme,  
Qui tient entre ses mains une lyre, et dont l'œil  
Etincelle du feu d'un indomptable orgueil.

— Mais perds-tu la raison ? es-tu pris du délire ?  
Demande au paysan le porteur de la lyre.  
Crois-tu qu'au même joug on puisse sans danger  
Lier le bœuf si lourd et l'oiseau si léger ?

Prête-moi ce cheval ! prête-le-moi, te dis-je,  
Et je te ferai voir à l'instant un prodige ! —  
La bête, dételée, au ciel lève les yeux.  
Le jeune homme bondit sur son dos tout fangeux.....  
Sous le fier cavalier le fier coursier s'élance,  
S'enlève dans l'espace, et sa prunelle lance  
Des éclairs..... Ce n'est plus un cheval, c'est un dieu.....  
Ventre au nuage, il court au grand domaine bleu,  
Dans les gouffres du ciel il plonge, il plonge, il plonge,  
Et se perd dans l'abîme insondable du songe,  
Laisant derrière lui, pour marquer son chemin,  
Un radieux sillon de rose et de carmin.





## LE VIOLONISTE



*A Gustave Comte.*

O le mystérieux pouvoir de la Musique !  
Depuis les jours sacrés d'Orphée et d'Arion  
Enivrant le dauphin et charmant le lion,  
Nul ne peut résister à son souffle magique  
Où palpite le vol de l'Inspiration !

Un jour, à Montréal, au pied de la colonne  
Qui porte à son sommet Nelson à Trafalgar,  
Un béquillard, au teint livide, à l'œil hagard,  
Râclait du violon, malgré le vent d'automne  
Fouettant son corps mouillé des pleurs d'un froid brouillard.

Il râclait, il râclait, et la foule mobile  
Restait indifférente aux cris de l'instrument,  
Fermait les yeux devant le triste affaissement  
Du pâle garçonnet qui tenait la sébile...  
Il râclait, il râclait, sans trêve, obstinément.

En vain le malheureux par sa *fugue* entêtée  
S'efforçait d'arrêter les passants dédaigneux,  
En vain l'enfant malade et des pleurs dans les yeux,  
Faisait tinter des sous dans l'écuelle agitée...  
Hélas ! rien ne tombait aux pâles haillonneux.

Cependant un piéton, à la démarche altière,  
Attiré par les sons du violon criard,  
Remarquant l'abandon navrant du béquillard,  
S'arrêta, se troubla, fit un pas en arrière...  
Puis marcha vers le couple, et, parlant au vieillard :

« Je voudrais essayer ton violon, confrère,  
Dit le passant avec un sourire charmant,  
Je voudrais l'essayer un tout petit moment,  
Pour voir si je pourrais soulager ta misère...  
... Non, non, ne cache pas ainsi ton instrument... »

Et, dégantant soudain une main fine et blanche,  
Il saisit le crinclin que le vieux lui cachait,  
— Comme un enfant peureux étreignant un hochet, —  
Et, l'œil en feu, campé fièrement sur la hanche,  
Fébrilement passa sur les cordes l'archet.

Mais à peine avait-il égrené quelques notes,  
Que les passants, surpris, s'étaient groupés autour  
De ce musicien qui faisait tour à tour  
Gazouiller sous ses doigts rossignols et linottes,  
Et dont le cœur semblait tout flamme et tout amour.

Bientôt les sons joyeux devenaient lents et graves :  
Un andanté vibrait au lieu des allégros.  
Ensuite des soupirs, des plaintes, des sanglots,  
Sous ses doigts tressaillaient, farouches et suaves  
Comme la grande voix des brises et des flots.

Et les gémissements du mendiant aux portes  
Des riches assouvis de parfums et de vin,  
L'appel du naufragé qui se lamente en vain,  
Les bruits du vent glacé roulant les feuilles mortes,  
Sortaient des flancs émus de l'instrument divin.

Brusque transition ! des cordes harmoniques  
S'envolent tout à coup les vifs accords du bal,  
Les rires, les chansons, les cris du carnaval...  
Les citadins, poussant des bravos frénétiques,  
Entouraient de plus près le maître sans rival.

Mais le musicien reprend la note triste  
Et fait pleurer les sons sur le déshérit  
Pour qui jamais ne brille un rayon de gaîté.  
Ses arpèges, tout pleins de son âme d'artiste,  
Semblaient clamer à tous : « Faites la charité ! »

Il suppliait pour ceux qui gémissent sans trêve  
Et que le sort paraît s'obstiner à meurtrir,  
Pour les pauvres honteux, que nul ne voit souffrir,  
Qui, pareils aux oiseaux du bois ou de la grève,  
Blessés par le chasseur, se cachent pour mourir.

Émus comme la fleur ou la feuille qui tremble  
Aux sonores baisers d'un vent mélodieux,  
Sous le charme vainqueur de ce souffle des cieux,  
Tous les fronts pâlissaient et s'inclinaient ensemble,  
Tous les yeux se mouillaient de pleurs silencieux.

« Maintenant secourez la pauvreté souffrante,  
Pendant qu'en votre cœur parle la charité »,  
Dit le violoniste avec simplicité.  
Puis il rentra, furtif, dans la foule béante  
Qui referma sur lui son grand flot agité.

Et l'aumône coula comme l'eau d'une source...  
Dans le noir couvre-chef du vieillard à genoux  
Les brillants louis d'or se mariaient aux sous.  
Des femmes, regrettant l'absence de leur bourse,  
S'affolaient, déliraient, et donnaient leurs bijoux.

Et tous se demandaient, ivres de l'harmonie  
Qui venait d'éveiller dans les cœurs tant d'échos,  
Quel était ce charmeur, quel était ce héros  
Dont l'abnégation égalait le génie  
Et dont la modestie avait fui les bravos.

Et, pendant que plus d'un bénissait dans son âme  
Celui qui, rayonnant de l'éclair immortel,  
Avait ainsi voulu fléchir le sort cruel,  
Parmi les citadins fascinés une femme  
Répétait : « C'est sans doute un messager du ciel » !

O le mystérieux pouvoir de la musique !  
Depuis les jours sacrés d'Orphée et d'Arion  
Enivrant le dauphin et charmant le lion,  
Nul ne peut résister à son souffle magique  
Où palpite le vol de l'Inspiration !



# SACRILÈGE

D'APRÈS UNE FANTAISIE EN PROSE DE LÉON CHAVIGNAUD



On a traîné devant le juge de police  
Une femme encor jeune, et qui, sous sa pelisse  
De velours, semble avoir connu des jours meilleurs.

— Votre nom, accusée?

— Adrienne Desfleurs.

— Vous avez dérobé, la semaine dernière,  
Une couronne...

— Oui, Votre Honneur, au cimetière...  
Mais je ne croyais pas faire un aussi grand mal.

— Vous ne pouvez ainsi parler au tribunal.  
Vous êtes sacrilège...

— Oh ! je vous en conjure,  
Ayez pitié de moi ! cessez votre torture !  
Ou je mourrai de honte et de confusion.

— Il fallait avoir honte avant votre action.  
Il est trop tard.

— De grâce ! écoutez-moi bien, juge !  
Je confesse ma faute. Oh ! soyez mon refuge !  
Oui, soyez indulgent !

— Cessez de sangloter,  
Reprenez vos esprits, et veuillez raconter  
Ce que vous avez fait.

— Oui, je vais tout vous dire,  
Sans rien atténuer... Ma vie est un martyre



Cruel comme le fer et comme le poison,  
Et qui fera sombrer encore ma raison...  
Que vais-je devenir si quelqu'un ne m'assiste?  
L'an dernier, je perdis mon époux, humble artiste,  
Bon père, bon chrétien... Le découragement  
Aurait pu me tuer dans mon délaissement,  
Si le ciel — dans la nuit toujours un rayon brille —  
N'eût voulu me laisser une petite fille  
Qu'un vieil ami lointain gardait depuis quatre ans.  
Son retour fut pour moi le retour du printemps.  
Nuit et jour je cousais pour chasser la misère  
Du foyer. Mais, hélas ! lorsque le vent contraire  
Souffle sur une vie, il la fait tous les jours  
Plus pénible et plus triste. Et j'étais sans recours,  
Sans force, sans espoir, sans rien qui me soutienne.  
Je manquai de travail. Et je gagnais à peine  
De quoi nourrir ma pauvre enfant, qui s'étiolait.  
Encore si j'avais pu lui donner mon lait !  
Elle mourut bientôt, comme l'ange s'envole.  
Dans mes pleurs ma raison coula... Je devins folle,  
Et je fus, un matin, internée à Beauport.  
Je restai là deux mois. Quelle épreuve ! quel sort !  
Qui donc saura jamais où le destin nous mène ?  
Au retour, j'allai voir, une fois la semaine,  
La fosse de ma fille en un coin écarté...  
Comme l'argent manquait, je n'avais acheté  
Qu'une croix de bois, sans nom, sans la moindre chose.  
Pouvant dire aux passants : « C'est là qu'Eva repose ! »

Jusque dans le tombeau l'obscur déshérité  
Semble encor poursuivi par la fatalité.  
Cependant je pouvais prélever, les dimanches,  
Sur des sous épargnés un bouquet de fleurs blanches.  
Et quand j'avais prié, répandu bien des pleurs,  
Je couvrais de baisers pieux mes humbles fleurs;  
J'allais les déposer sur la fosse chérie,  
Espérant que là-haut quelque mère attendrie  
Me ferait réunir bientôt à mon enfant...

La femme s'arrêta, des spasmes l'étouffant;  
Et plus d'un dans la salle essuya sa paupière  
Au récit douloureux de cette prisonnière  
Capable de toucher même un cœur de granit.  
Emu, le juge aussi se taisait. Il finit  
Par rompre le silence; et, d'une voix fébrile :

— Vous étiez sans travail, vous étiez sans asile,  
Quand on vous a...

— Sans asile et sans pain,  
J'endurais les tourments horribles de la faim,  
Avec peine j'avais pu marcher vers la tombe  
Où repose le corps de ma chère colombe,  
Et, de mes jours sentant vaciller le flambeau,

Frissonnante du froid qui glace le tombeau,  
Je désirais mourir à côté de ma fille.....

— C'est bien ! mais la couronne...

— Arrivée à la grille

Du cimetière, hélas ! je compris mieux mon sort.  
Cette fois dans le champ lugubre de la mort  
J'entrais sans un bouquet, sans la moindre fleurette.  
C'est alors que je fus coupablement distraite,  
Et que je convoitai les trésors des défunts  
Endormis sous leur tertre inondé de parfums.  
Aux aguets, front baissé, je m'approchai du marbre  
D'un tombeau que voilaient les rameaux d'un grand arbre,  
Et sur qui s'effeuillaient des couronnes. C'était  
Le tombeau d'une mère, et cela m'invitait...  
Me glissant à travers d'épaisses graminées,  
Je pris une couronne, une des plus fanées,  
Qui semblait déparer ces offrandes de choix,  
J'allai la mettre au pied de la modeste croix  
De mon enfant... Voilà l'histoire de mon crime,  
Et vous avez suivi mes pas jusqu'à l'abîme  
De honte et de mépris où l'on veut me noyer.  
Maintenant, dites-moi, pouvez-vous châtier  
Une mère d'avoir eu la sainte faiblesse  
D'obéir à son cœur débordant de tendresse?...

Elle se tut, la voix éteinte en un sanglot.

Le juge, l'œil en pleurs, n'articula qu'un mot ;  
Mais quand ce mot tomba de sa lèvre royale,  
Un bravo délirant éclata dans la salle.



## UN VOL



Sept heures du matin, au début de l'automne.

Le soleil se levait dans un ciel qui moutonne,  
Et la brume noyait à demi ses rayons.  
L'air piquait, et le vent roulait en tourbillons  
Les feuilles de l'érable aux branches presque nues  
Sur les trottoirs boueux, le long des avenues....

Matineux et bavards comme les passereaux  
Qui viennent pépier, dès l'aube, à nos carreaux,  
Les laitiers commençaient à servir leurs pratiques.  
Les buvettes s'ouvraient; les garçons de boutiques,  
Craignant d'être en retard, trottaient lestement.  
Mille bruits s'éveillaient, et le sourd roulement  
Des fardiens annonçait bruyamment que la ville

Avait déjà repris son mouvement fébrile.  
La foule s'animait comme une onde qui bout.  
Et moi, que le soleil trouve toujours debout,  
J'écoutais la rumeur, incessamment accrue,  
Qui dans l'air glacial s'élevait de la rue,  
Je regardais, ayant entr'ouvert mes volets,  
Où dansaient vaguement quelques rayons follets,  
Les feuilles tournoyer à flots devant les portes;  
Et je les comparais aux illusions mortes  
Qui, gardant de l'espoir comme un reflet moqueur,  
Tourbillonnent encor sur les chemins du cœur.

Tout à coup, à travers le grand bruit monotone  
De la ville, un refrain de romance bretonne,  
Dit sur un ton vibrant d'inénarrable émoi,  
Sur les ailes du vent arriva jusqu'à moi,  
Comme l'écho perdu d'une douleur immense.

Je me penchai pour voir d'où venait la romance.

Presque en face, debout sur le trottoir glacé,  
Un pauvre mendiant aveugle, tout cassé,  
Vers les passants tendait vainement sa sébile  
D'un bras peut-être aussi timide que débile,  
La bouche épanouie et souriant aux cieux.

Tout près stationnait, morne et silencieux,  
L'attelage poudreux d'un laitier.

L'haridelle

Qui traînait les bidons, patiente et fidèle,  
En dépit de la bise et des cris du passant,  
Attendait, sans broncher, son conducteur absent,  
Sans doute oubliant l'heure au fond d'une buvette.  
Dans la placidité d'une douleur muette,  
L'animal, tête basse, avait l'air de songer,  
Faisant peut-être un rêve où n'aurait pu plonger  
L'instinct du maître moins clairvoyant et moins sage.  
Par moments le cheval relevait son visage,  
Où pour moi se lisait quelque chose d'humain,  
Vers celui qui chantait, une écuelle à la main;  
Comme s'il eût compris que des liens intimes  
Devaient les rapprocher, eux les sombres victimes  
De l'âge, du travail et de l'infirmité,  
Et comme s'il eût plaint l'homme déshérité  
Devant lequel, hélas ! le passant égoïste  
Se détournait.

Toujours l'aveugle, seul et triste,  
A la bise jetait sa dolente chanson,  
Toujours l'arbre laissait ses feuilles à foison  
Choir à ses pieds, avec un sinistre murmure.

Soudain une fillette à la pimpante allure  
Passa près du vieillard, distraite lui jeta  
Un rapide coup d'œil, brusquement s'arrêta,  
Mit la main au sachet suspendu sur sa mante...  
Mais un geste, accusant une fureur charmante,  
M'annonça que l'enfant maudissait le hasard  
Qui vous fait oublier votre bourse au départ.

Cependant du laitier l'enfant voit la charrette  
Et promène autour d'elle un œil qui s'inquiète,  
Pour voir si des malins ne l'observeront point,  
Et, le temps de le dire, elle enlève du poing  
De l'aveugle surpris et pestant sa sébile,  
Monte dans la voiture, et, d'une main fébrile  
Saisit un des bidons, le couche sur le flanc,  
En fait presque aussitôt couler un filet blanc,  
Redescend et remet au vieux l'écuelle pleine  
De lait encore chaud, puis, sans reprendre haleine,  
A toutes jambes fuit, délirante, à tâtons,  
Egarée à travers la foule des piétons,  
Furtive, et retournant à chaque instant la tête.

Et j'ai trouvé le vol aussi plaisant qu'honnête.





## SUR LES EAUX



*Au poète Auguste Dorchain.*

Sous le ciel printanier, où le soleil levant  
Commence de verser sa lueur incertaine,  
Le lac voisin, moiré par l'haleine du vent,  
Berce un léger esquif sur son azur mouvant,  
Embaumé des senteurs subtiles du troène,  
Sous le ciel printanier, où le soleil levant  
Commence de verser sa lueur incertaine.

La nacelle, fendant les flots harmonieux  
Sous les élans rythmés de la rame sonore,  
Balance dans ses flancs un couple d'amoureux,  
Qui va bientôt tirer sur le rivage ombreux,

Effleuré des rayons indécis de l'aurore,  
La nacelle fendant les flots harmonieux  
Sous les élans rythmés de la rame sonore.

La brise nous apporte en passant des fragments  
Du fébrile entretien du couple sur la lame.  
Nous savons qu'un soupçon torture un des amants  
Et qu'ils se font tous deux de tragiques serments;  
Car, en dépit du bruit cadencé de la rame,  
La brise nous apporte en passant des fragments  
Du fébrile entretien du couple sur la lame.

A mesure que monte à l'horizon lointain  
Le disque du soleil libre de tout nuage,  
Plus gaîment, dans le calme et la paix du matin,  
Le lac donne aux rochers son baiser argenté,  
Plus gaîment le bouvreuil siffle sous le feuillage,  
A mesure que monte à l'horizon lointain  
Le disque du soleil libre de tout nuage.

Mais tout à coup, jetant l'épouvante aux oiseaux,  
Résonnent des mots pleins d'indicible détresse,  
Suivis d'un clapotis sinistre dans les eaux.  
L'esquif allait frôler un fouillis de roseaux,  
Que la brise faisait chanter sous sa caresse;

Mais tout à coup, jetant l'épouvante aux oiseaux,  
Résonnent des mots pleins d'indicible détresse.

Un double suicide, hélas ! a profané  
Le pur cristal du lac que l'aurore illumine.  
Ce soir, on trouvera, près du bord consterné,  
Le couple enseveli sous l'onde, l'œil tourné  
Vers le ciel d'où descend la clémence divine.  
Un double suicide, hélas ! a profané  
Le pur cristal du lac que l'aurore illumine.

Et la vague et le vent, qui charmaient les échos,  
Gémissent par moments comme un glas funéraire.  
La nature attristée a de poignants sanglots  
Pour pleurer sur la mort de ceux qui dans les flots  
Ont cherché du suprême oubli l'ivresse amère.....  
Et la vague et le vent, qui charmaient les échos,  
Gémissent par moments comme un glas funéraire.





## L'AVALANCHE



Un jour du mois de mars sur le flanc des Rocheuses..

Le soleil éclatant fond les couches neigeuses  
Enveloppant les monts couronnés par l'éther.  
Pas un souffle de vent ne tressaille dans l'air.  
Pas un nuage au ciel ne fait tache. Un silence  
Inexprimable dort sur l'étendue immense.  
On dirait que la paix des temps originels  
A toujours habité les glaciers éternels.  
Dans les plis sinueux et clairs de chaque pente  
Comme un boa d'argent un ruisseau serpente;  
Et sur les gorges plane une rose vapeur.  
Mais soudain, au milieu de ce calme trompeur,

Où l'on entend à peine un gazouillis d'eau vive,  
Eclate le sifflet d'une locomotive.  
Un train de voyageurs s'avance..... Le voici  
Qui sort en rugissant d'un massif obscurci  
Par la fumée aux flots tourbillonnants qu'exhale  
Le grand monstre de fer. Plus prompt que la rafale  
A travers l'infini du brumeux Océan,  
Il rase l'entonnoir d'un abîme béant  
Dont la profondeur sombre et morne est insondable.

Tout à coup un fracas sinistre et formidable  
Retentit, dominant les mille bruits d'enfer  
Du convoi tortueux sur les longs rails de fer...  
Horreur !... Un lourd fragment d'un glacier géant glisse...  
Et les pesants wagons dans l'affreux précipice  
Croulent, tordus, troués, réduits en mille éclats,  
Cent malheureux blessés gisent sur le verglas,  
Affolés de douleur, éperdus d'épouvante ;  
Et parmi les lambeaux de chair encor vivante,  
Parmi les ais, les freins, les ressorts, les essieux,  
Des bras désespérés se tendent vers les cieux,  
Des cris et des sanglots dans des râles s'éteignent.

Un grand fauve de loin flaire les corps qui saignent  
Dans la neige roulant en épais tourbillons

Sur la pente traîtresse; et demain les rayons  
Du soleil matinal, glissant au fond du gouffre,  
En vain y chercheront le voyageur qui souffre,  
N'y verront se mouvoir que les lynx et les ours.

Par moments, tout se tait dans les défilés sourds :  
Seuls les sinistres cris des hiboux sous les arbres  
Profilant leurs troncs froids et blancs comme des marbres,  
Interrompent le long silence du désert  
Farouche et monotone où le regard se perd.  
Rien de plus saisissant que ce silence morne  
Planant comme la mort dans l'espace sans borne;  
Et l'on dirait que l'air même est tout attristé  
Par ce coup si brutal de la fatalité.

Maintenant le vent pleure à travers les Rocheuses,  
Tous les agonisants et les morts entassés  
Hélas ! sont disparus sous les replis glacés  
Du suaire tramé des fils de l'avalanche  
Qui d'instant en instant choit d'une cime blanche.  
Et de même qu'on croit parfois sous terre ouïr  
Ceux que le fossoyeur se hâte d'enfouir,  
Il nous semble, penchés sur la nouvelle tombe,  
Entendre de l'abîme, où déjà le soir tombe,  
Monter une plaintive et poignante rumeur.

Enfin tout bruit au loin décroît, s'efface et meurt.  
Et, comme pour cacher l'horreur de ce désastre,  
Une nuit glaciale, où ne brille aucun astre,  
Où pas un être humain ne bouge, pas un seul,  
Sur le blanc précipice étend son noir linceul,





## RESURREXIT



*Resurrexit!.....* Un ange a renversé la pierre  
Qui recouvrait hier le tombeau du printemps.  
Floréal est vainqueur des glaces, des autans,  
Et son flamboîment fait clignoter la paupière.

En larges nappes d'or s'épanche la lumière  
Sur nos bois que la neige a voilés si longtemps.  
La fleur brille, et les cœurs aux espoirs éclatants  
Se rouvrent comme aux feux du ciel la primevère.

Et souvent notre œil voit, dans le ravissement,  
La nuit, irradier au fond du firmament  
Les sables lactescents du chemin de Saint-Jacques.

Tout chante et resplendit sous le flambeau vernal,  
Et la forêt, le champ, la colline et le val  
Ont l'éclat triomphant d'un clair matin de Pâques.



## AU FOND DU BOIS

Au fond du bois. Je rêve, assis, distrait, au bord  
D'un ruisseau, humant le capiteux arôme  
Qu'un souffle tropical promène sous le dôme  
Des vieux arbres pensifs et mornes du grand Nord.

A travers les rameaux le soleil fane et mord  
Les mousses et les fleurs dont l'air dormant s'embaume.  
Sur l'immensité plane un silence de mort.  
Le tronc du bouleau semble au loin un blanc fantôme.

L'onde, en le frôlant, berce à peine le roseau.  
Pas un souffle de vent ! pas un babil d'oiseau !  
Rien sous le ciel ne rompt cette sauvage extase.

Un grand papillon bleu, vivant saphir ailé,  
Effleure, autour de moi, le gazon constellé,  
Ou lentement voltige au fil de l'eau qui jase.



## APRÈS L'HIVER



Germinal a fondu la neige, les glaçons,  
Et, pour chasser autans, brouillards et feuilles sèches,  
Pour rendre à la forêt sa sève et ses chansons,  
Le soleil lancera demain toutes ses flèches !

Les grands bœufs amaigris ont déserté leurs crèches  
Pour paître en liberté les renaissants gazons ;  
Et les troupeaux bëlants vont mirant leurs toisons  
Au limpide cristal des eaux pures et fraîches.

Derrière sa charrue au soc étincelant,  
Le laboureur hâlé foule d'un pas très lent  
Le pré qui fume aux feux que le printemps épanche.

Une âcre senteur court dans la brise de mai,  
Et le bois qui bourgeonne est déjà parfumé  
Comme la nef qu'emplit tout l'encens du dimanche.



## L'APPROCHE DU SOIR



Le soleil est tombé derrière la colline  
Que reflètent les eaux limpides du lac bleu.  
Le jour agonisant jette comme un adieu  
Quelques lambeaux de pourpre à l'onde cristalline.

Des flots vers l'éther monte une brume opaline,  
Comme l'encens s'élève aux voûtes du saint lieu.  
L'or du couchant s'altère et pâlit peu à peu.  
Sous les taillis du bord la lumière décline.

Pas un souffle de vent n'effleure le miroir  
Où s'étend, solennel, le silence du soir.  
Tout semble prier, onde, arbre, roc, prêle, ortie.....

Et, se mirant au clair saphir du lac dormant,  
La lune, qui blanchit le bord du firmament,  
Sur l'autel de l'azur brille comme une hostie.





## *VINUM DIVINIUS*



*A M<sup>me</sup> C. P.*

La jeune mère, avec son fils, sur le gazon  
Du parc vient de humer la brise printanière.  
Le soleil moribond de sa lueur dernière  
Empourpre vaguement le bord de l'horizon.

A peine le baiser du vent met un frisson  
Dans les arbres mirant leurs fronts dans la rivière.  
L'ombre déjà brunit bois, pré, rocher, buisson.....  
C'est l'heure où les petits enfants font leur prière.

Et la jeune femme a mis son Paul à genoux,  
A joint ses mains, et lui souffle des mots très doux  
Qu'elle veut comme un vin du ciel lui faire boire.

Et, prêt à recueillir la divine liqueur,  
L'ange tend, radieux, le vase de son cœur  
Parfumé comme un lis et pur comme un ciboire.



## A EDMOND ROSTAND

AUTEUR DE « CHANTECLER »



Tu voulus affirmer dans ton drame nouveau  
Que le coq nous rappelle encor l'âme française.  
Erreur ! Non, maître, non, ce n'est pas cet oiseau  
Qui peut symboliser, après Quatre-vingt-treize,  
Celle dont le vol, fier comme la *Marseillaise*,  
L'emporte au grand soleil éblouissant du Beau (1).

(1) M. Chapman dans son poème n'a nullement voulu mettre en doute la valeur du dernier drame de M. Rostand. Il a simplement saisi l'occasion de l'apparition de *Chantecler* pour reprendre le thème du grand idéaliste Emile Trolliet, qui a prétendu que de l'alouette et du coq gaulois il préférerait le premier oiseau comme incarnation de la France. (Note de l'éditeur).

Le coq est un pédant, un chanteur ridicule,  
Qui se bat sans raison et frappe comme un sourd.  
Dressé sur ses ergots de l'aube au crépuscule,  
Il cherche à dominer toute la basse-cour.  
On dirait qu'il se croit le rival du vautour,  
Et le capon devant le dindon capitule.

Cruel, jaloux, vulgaire, impuissant à planer,  
Il ne s'élance pas vers l'astre qui flamboie. :  
Sur le sol poussiéreux il aime piétiner ;  
A gratter un parterre il met toute sa joie ;  
Il cherche dans le faible une facile proie,  
Et souvent ses méfaits le font emprisonner.

Non, non, ce triste oiseau pour moi n'est pas la France.  
L'alouette plutôt incarnera toujours  
Le grand peuple, amoureux du vin de l'éloquence,  
Que charmaient les accents naïfs des troubadours,  
Qui voit tout, du sommet orgueilleux de ses tours,  
Et le premier vola dans l'étendue immense.

L'alouette hardie est fille du soleil.  
Ne gazouillant jamais qu'aux rayons de l'aurore.  
Elle va vers l'éther pour chanter le réveil.

Elle monte, elle monte et monte encore, encore....  
Puis elle fait pleuvoir dans l'air calme et sonore  
Les notes d'un refrain sans fin et sans pareil.

Le doux poète ailé, dans ses envols sublimes,  
Embrassant du regard toute l'immensité,  
Voyant au loin décroître et s'effacer les cimes,  
S'aplanir de la mer le grand flot tourmenté,  
Applaudit l'homme au champ d'un cri plein de gaiété,  
Nargue l'aboi des loups et l'horreur des abîmes.

Comme l'oiseau gaulois dans l'infini du ciel,  
La France dit un chant qui jamais ne s'achève...  
Jetant aux travailleurs un vivat fraternel,  
Dans les sphères de l'Art toujours elle s'élève,  
Et, l'œil vers l'Idéal, sur les ailes du Rêve,  
Se rit des envieux qui lui crachent le fiel.

Oui, la France ressemble à la libre alouette  
Dont le trille, au matin, éclate le premier  
Et fait taire aussitôt le hibou, la chouette....  
Non pas au coq banal, stupide et chicanier,  
Qui, roi de basse-cour, trône sur un fumier,  
Et, ne pouvant monter, se moque du poète.

Elle ne prétend pas, comme ton Chantecler,  
Faire lever l'aurore. Etant lumière et vie,  
Elle lance partout un fécondant éclair;  
Et si ses chants d'amour, que chaque peuple envie,  
Cessaient de caresser son oreille ravie,  
L'Europe ne serait bientôt qu'un morne enfer.

Non, non, le coq n'est pas l'oiseau qui nous rappelle  
La nation planant sur les plus fiers sommets.....  
C'est la reine des airs, la sœur de l'hirondelle,  
Qu'à l'aube nul rival ne devance jamais,  
Qui chante au firmament pour dire de plus près  
Au maître souverain sa chanson immortelle.



# TABLE





# TABLE DES MATIÈRES



## LE GIVRE

	Pages
<i>Depuis un mois il neige à flots.....</i>	3

## LES PREUX

Les Martyrs du Long-Saut.....	9
Cadieux. . . . .	19
Montcalm. . . . .	29
Debout, Canadiens-français ! . . . .	37

## L'ANNÉE CANADIENNE

<i>Tu n'as jamais sondé des yeux l'immensité.....</i>	45
Janvier. . . . .	47
Février. . . . .	49
Mars. . . . .	51

	Pages
Avril. ....	53
Mai. ....	55
Juin. ....	57
Juillet. . . . .	59
Août. ....	61
Septembre. ....	68
Octobre. ....	65
Novembre. . . . .	67
Décembre. ....	69

## LES FORTS

Le Trappeur. ....	73
Les Flotteurs. ....	85
Les Paspéyas . . . . .	95

## VISIONS

A Percé. ....	101
La Première Neige . . . . .	107
L'Ouiatchouan. . . . .	111

## A LA BRUNANTE

A la <i>Brunante</i> . ....	119
L'Heure de la prière . . . . .	121

## TABLE

241

Pages

Dans la forêt.....	123
Retour de chasse.....	125
La Toussaint.....	129
Au bord du Golfe.....	131

*INTIMA VERBA*

Couchant. ....	135
L'Orgue.....	137
A Gaston Bouzanquet.....	139
A Louis Foisil.....	141
<i>Nevermore</i> . ....	143
A la Révérende Sœur Olier.....	145
Au Révérend Père C.-A. Poissant.....	147
Au printemps.....	149
A un lauréat de l'Académie française.....	355
Tristesse. ....	157

## MARINES

En mer.....	163
Retour de pêche.....	165
L'Aurore.....	169
Sur la plage.....	171
La Mouette.....	173

## AU FIL DES HEURES

	Pages
<i>Victus sed victor</i> .....	177
A un évêque canadien .....	181
A Jean Aicard .....	189
A Miguel Zamacoïs .....	191
La Monture du poète .....	193
Le Violoniste .....	199
Sacrilège. ....	205
Un vol .....	211
Sur les eaux .....	215
L'Avalanche. ....	219
<i>Resurrexit</i> . ....	223
Au fond du bois .....	225
Après l'hiver .....	227
L'Approche du soir .....	229
<i>Vinum divinius</i> .....	231
A Edmond Rostand. ....	233

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
pour la  
REVUE DES POÈTES  
Le 1<sup>er</sup> Octobre 1912  
par  
EDMOND GARNIER  
à Chartres.

①

22

2625 - 4

mc









## Date Due

[illegible]

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0063237 2

PS8456 .H2F5  
Chapman, William  
... Les fleurs de givre.

DATE	ISSUED TO 228455
------	------------------

228455

